

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

La France à Salonique

Parmi les rapports présentés au congrès international de la langue française, qui s'est tenu à Gand en septembre 1913, un des plus remarquables était celui de M. Lecoq, directeur du lycée français de Salonique, sur la situation du français en Macédoine. Les circonstances présentes donnent à ce rapport un intérêt nouveau.

M. Lecoq constate d'abord qu'il n'y a nulle part, en Macédoine, de « langue du pays » ; on y parle le grec, le turc, l'albanais, le judéo-espagnol, le bulgare, le serbe, le koutzo-valaque. L'une ou l'autre de ces langues tend à prédominer dans telle ou telle localité, mais aucune n'est prépondérante. On a donc cherché instinctivement une langue qui pût être entendue de tous, une langue complémentaire. Or, dit l'auteur du rapport, « le patriotisme très jaloux de chacune des races qui peuplent la Macédoine n'aurait permis à aucun des idiomes locaux de prendre le pas sur les autres. Le français, si largement répandu dans tout le Levant, se trouvait en quelque sorte tout désigné pour jouer ce rôle de langue complémentaire ; et il le joua de telle façon que, de langue complémentaire, il devint pour beaucoup langue principale ».

Les Grecs de Salonique peuvent être estimés au nombre de 20 ou 30,000 ; c'est leur race qui peuple complètement le littoral de la mer Egée. Il est donc naturel qu'après le judéo-espagnol (les juifs d'origine espagnole sont très nombreux à Salonique), et après le français, la langue grecque soit l'idiome le plus répandu en Macédoine. Quant aux autres, — serbe, bulgare, albanais, — leur emploi est restreint aux communautés qui les parlent : les Bulgares doivent être au nombre de 10 à 12,000, les Serbes sont beaucoup moins nombreux, les Albanais sont isolés et divisés suivant leur religion... Nous allions oublier les Turcs !... Mais les musulmans de Macédoine ne sont pas, en majorité, de vrais Turcs, ni même des musulmans anciens, puisqu'ils appartiennent aux sectes des *dolmés*, juifs convertis assez récemment à l'islamisme, — en sorte que, même sous la domination turque, le turc était la langue qu'on parlait le moins dans leur pays.

Au milieu de ces groupements linguistiques, notre langue a une situation privilégiée. « Pour beaucoup de Saloniciens, dit M. Lecoq, elle est devenue la langue principale, celle dans laquelle se formulent tout naturellement leurs pensées ; tranchons le mot : *leur vraie langue maternelle*. » Que l'on ajoute, en effet, aux élèves de l'Alliance israélite universelle et à ceux de la Mission laïque, les très nombreux élèves des écoles religieuses françaises, en particulier ceux des Lazaristes ; que l'on songe que 8,000 enfants environ, dans les diverses écoles, apprennent le français —

même dans l'école allemande — et l'on comprendra que, « pour un Salonnicien, la connaissance du français est une nécessité, et que cette nécessité n'a cessé de s'accroître, surtout pour quiconque veut, soit se consacrer aux professions libérales, soit — ce qui est le cas de presque tous les Salonniciens — entrer dans la banque ou faire du commerce ».

Il ne faut donc pas que nous nous représentions nos soldats comme dépayrés à Salonique, et comme incapables de s'entretenir avec les gens du pays. La conversation leur est, au contraire, facile ; et, après tant de leçons de français, ils doivent donner aux Salonniciens des leçons d'argot de tranchées... Ceux-ci savent déjà, sans doute, que le vin s'appelle du *pinard* ; quelque philologue macédonien rattacherait peut-être un jour ce mot à l'ancien verbe grec *pinō*, qui veut dire : boire.

H. MORAND.

ADIEUX DU MARÉCHAL FRENCH

Voici le dernier ordre du jour adressé aux troupes britanniques par le maréchal French :

« Au moment d'abandonner le commandement de l'armée britannique en France, je désire exprimer aux officiers, sous-officiers et soldats avec qui j'ai été si étroitement associé pendant ces derniers seize mois, le chagrin profond de les quitter avant que la campagne que nous faisons ensemble depuis si longtemps ait été terminée victorieusement.

J'ai cependant la conviction la plus absolue que le couronnement victorieux de leurs splendides et héroïques efforts n'est pas éloigné, et je suivrai leurs progrès vers l'atteinte du but final avec un intérêt passionné et l'espérance le plus confiant.

Les succès obtenus jusqu'à présent sont dus au courage indomptable, à la ténacité acharnée ne connaissant pas de défaite, et à la bravoure héroïque si fréquemment prouvée par les soldats de l'armée splendide dont ce sera la fierté et la gloire de ma vie d'avoir dirigé pendant seize mois les combats incessants.

Les réguliers et les territoriaux de l'ancienne et de la nouvelle armée ont montré également ces splendides qualités.

Du plus profond de mon cœur, je les en remercie.

Et, au triste moment du départ, ma pensée va à ceux que leurs blessures ont rendus infirme pour la vie ; elle se porte avec tristesse sur la grande et glorieuse troupe de mes chers camarades qui ont bravement fait le plus grand sacrifice, en donnant leur vie pour la patrie.

Disant adieu à l'armée britannique en France, je lui demande à nouveau d'accepter l'expression la plus profonde de ma gratitude et de ma reconnaissance émuée, ainsi que les meilleurs souhaits pour le glorieux avenir que je sais lui être assuré.

Le Président de la République a reçu lundi après-midi le maréchal sir John French, venu prendre congé de lui avant de quitter la France.

M. Poincaré a remercié le maréchal des éminents services rendus par lui à la cause des Alliés.

Lundi matin, au grand quartier général, devant une compagnie d'élite, le général Joffre a remis la Croix de guerre au maréchal French.

APRÈS SEIZE MOIS DE GUERRE

L'OPINION UNANIME

Les lettres suivantes portent à soixante-dix-sept, le nombre des maires qui — au nom des principales villes de France — ont adressé à nos soldats le témoignage de leur confiance et de leur admiration.

Dans cette manifestation impressionnante des populations civiles, sans distinction de partis, toutes les régions sont représentées (1).

DORDOGNE

Les qualités d'entrain, d'élan, d'admirable courage que montrent depuis seize mois nos vaillants combattants, il semble que les soldats du Périgord les aient communiqués à ceux qu'ils ont laissés au pays natal. Nul ici ne manifeste d'inquiétude sur l'avenir. Tous savent quels trésors de vaillance, d'endurance et de stoïque patience montre chaque jour notre armée et personne ne doute de l'issue de la lutte. Les Périgourdiens attendent sans appréhension la victoire finale.

Dans nos campagnes du Périgord, grâce à la touchante collaboration des femmes, des hommes trop âgés pour combattre, des enfants et des vieillards, les travaux agricoles s'effectuent avec régularité et il est très réconfortant d'assister à la coopération de tous à l'œuvre de la vie.

Rentrées à la maison, toutes les femmes consacrent leurs loisirs à la confection de vêtements chauds, et leur grande préoccupation est de savoir quelle nouvelle gâterie elles ajouteront au colis qu'elles expédient avec régularité au vaillant soldat vers lequel se reportent leurs pensées de tous les instants.

Un accord unanime règne dans tout le Périgord. L'union sacrée, dont l'exemple nous vient de si haut, est ici pratiquée avec ferveur. On ne trouverait dans le cœur de nos compatriotes qu'un seul désir : seconder les efforts de nos vaillants soldats et apporter à leurs peines quelque soulagement.

Georges Saumande,
Député, Maire de Périgueux,
Questeur de la Chambre.

ARIÈGE

J'ai assisté aux diverses phases de la mobilisation dans l'Ariège ; j'ai vu l'entrain et la jeune ardeur des troupes actives, la belle allure de fermeté des réservistes et la solidité robuste des formations territoriales. Tous sont partis résolument à l'appel de la mobilisation.

Ceux qui sont restés ont la même vigueur morale. La population tout entière, sans distinction d'âge ni de rang social, s'est inclinée devant les exigences impérieuses de ce grand fait qu'est la guerre. On savait d'avance chez

(1) Voir les n°s 154, 155, 156, 157, 158 et 159.

nous que la guerre imposait tous les sacrifices et que, dans la lutte terrible qui s'engageait, tout, situations, fortunes et existences, était abandonné à la seule nécessité de vaincre.

Seize mois n'ont pas entamé les courage et les volontés. Nos montagnards sont gens tenaces, habitués à l'effort et d'une obstination patiente. Ils ont toujours cru à la victoire de la France, même dans les jours d'épreuves du début de la campagne. Ils y croient toujours avec la même confiance calme. On ira jusqu'où il faut aller et on atteindra le but, en dépit des longueurs de la route.

La ville de Foix a une fière devise : *Toco y se gausos. Touches-y si tu l'oses. Les Ariégeois savent que l'Allemagne a provoqué la lutte et que la France défend sa vie et son indépendance. Ils tiendront!*

G. Reynald,
Sénateur, Maire de Foix.

Faits de guerre DU 17 AU 21 DÉCEMBRE

Belgique.

Dans la journée du 19, nos batteries, de concert avec l'artillerie britannique, ont très violement bombardé les tranchées allemandes d'où partait une émission de gaz suffocants dirigés vers le front anglais, à l'est d'Ypres. Aucune attaque d'infanterie ne s'est produite.

Les batteries belges ont bombardé, avec efficacité, Eessen, Clercken, Luyghem, détruit un train à voie étroite à Leke et un convoi à Kitte.

Artois.

Notre artillerie, de concert avec l'artillerie britannique, a exécuté, le 17, des tirs heureux sur les tranchées adverses.

La nuit suivante, lutte à coups de torpilles à l'est de Roclincourt.

Nos batteries ont bombardé les tranchées allemandes de Blaiveville (sud d'Arras).

Le 19, notre artillerie a dispersé des travailleurs ennemis dans le secteur de Thelus (nord d'Arras). L'ennemi a lancé une centaine de projectiles sur Arras. La nuit suivante, combats à la grenade au nord du bois d'Hache.

Actions d'artillerie assez violentes, le 20, dans la région de Loos ; moins intenses vers Bally, le fortin de Givenchy et la route de Lille.

Dans la nuit du 20 au 21, au nord-ouest de la côte 140, les Allemands ont fait exploser en avant de nos tranchées une mine qui n'a causé aucun dégât. Nous avons occupé le bord de l'entonnoir.

Entre Somme et Oise.

Dans la région de Chaulnes, notre artillerie a exécuté au cours de la nuit du 17 au 18, un tir efficace sur un rassemblement de voitures ennemis.

Le lendemain, bombardement intense des tranchées allemandes de la région de Frise. Une de nos patrouilles a surpris une patrouille ennemie dans la boucle de l'Oise et lui a fait des prisonniers.

Le 19, nos engins de tranchée ont détruit un ouvrage allemand dans la région de Dancourt. La nuit suivante, lutte d'artillerie dans la région de Fay.

Dans la région de Lihons, au cours de la nuit du 20 au 21, une patrouille ennemie prise sous notre feu s'est enfuie laissant entre nos mains quelques blessés.

De l'Oise à Reims.

Notre artillerie s'est montrée active le 18, notamment dans la région de Beauine, où nous avons réduit au silence les batteries et endommagé les organisations de l'adversaire.

Le 19, notre artillerie a pris à partie les lance-bombes et les batteries de l'ennemi repérées à l'est de Berry-au-Bac.

Nous avons évacué dans la soirée le petit poste qu'un coup de main nous avait permis d'enlever par surprise, le 15 décembre, au sud-est de Vailly. La demi-section qui l'occupait est rentrée dans nos lignes. Au cours de la nuit suivante, nous avons réduit au silence une

batterie ennemie près de Sainte-Léocade (sud de Moulin-sous-Touvent).

Le 20, nos obus ont démolit une passerelle à Vailly. Un tir de notre artillerie et de nos canons de tranchées, dirigé sur les ouvrages allemands de la Ville-au-Bois, a provoqué trois sortes d'explosions.

Sur le plateau de Sainte-Léocade, dans la nuit du 20 au 21, nos canons de tranchées ont démolit un poste allemand.

Champagne.

Nos canons ont été éteints, dans la journée du 17, le feu de plusieurs batteries allemandes au nord et à l'est de Massiges.

Nous avons dispersé, le 18, un convoi et des groupes de travailleurs près de la ferme Chausson.

Le 19, un tir d'artillerie lourde, dirigé sur les premières lignes ennemis, au sud de Sainte-Marie-à-Py, a donné d'excellents résultats.

Dans la journée du 20, nous avons canonnié et dispersé une troupe ennemie qui se déplaçait au nord d'Auberive. Au nord de Grafteuil, notre artillerie lourde a endommagé une voie ferrée où l'on signalait une grande activité, et a interrompu la circulation.

Argonne.

Au nord de Malancourt, le 17, nous avons pris sous le feu de nos pièces un convoi ennemi.

Dans la nuit du 18 au 19, lutte de mines à notre avantage dans la région de Vauquois.

Le 20, bombardement efficace des tranchées allemandes de la Fille-Morte. Aux Courtes-Chausses, nous avons fait sauter un dépôt de munitions.

Le tsar, sur sa requête, l'a relevé de son commandement, en le remerciant des brillants résultats qu'il a obtenus et en exprimant l'espoir que le voir bientôt de nouveau à la tête de ses troupes.

Le général Roussky est maintenu parmi les membres du conseil de l'Empereur et du conseil militaire suprême.

l'habileté qu'ils ont montrée dans le transfert de leurs unités.

Les positions britanniques situées à l'extrême sud n'ont pas été dégarnies. Elles ont un intérêt puissant, étant placées à l'entrée même des Dardanelles.

FRONT RUSSE

Près de Riga, toutes les reconnaissances tenues par les Allemands dans la direction de Riga et le long de la chaussée de Tukkum se sont terminées chaque fois à l'avantage des Russes qui, par endroits, en poursuivant l'ennemi, ont réussi à pénétrer dans les lignes allemandes.

Au nord-ouest de Dvinsk, l'artillerie russe a effectué un tir heureux sur une colonne d'infanterie ennemie et l'a dispersée.

Une attaque allemande contre la gare de Fontcherevitch a été facilement repoussée.

Au sud-est de Zaleszki, l'ennemi a fait éclater deux fourneaux de mines ; mais il n'a pas pu s'emparer des entonnoirs et il a été rejeté sur ses propres tranchées.

En Arménie, à l'extrême nord-est du lac de Van, un détachement de l'armée du Caucase a dispersé des Kurdes et les a rejetés dans les montagnes.

Le général Roussky.

Le général russe Roussky, qui commandait avec une grande maîtrise les armées du front Nord, protectrices de la capitale, et qui a réussi à empêcher le maréchal von Hindenburg de percer ce front, est, malheureusement, tombé malade, par excès de travail et de fatigue. Sa santé demande impérieusement du repos et des montagnes.

Le tsar, sur sa requête, l'a relevé de son commandement, en le remerciant des brillants résultats qu'il a obtenus et en exprimant l'espoir que le voir bientôt de nouveau à la tête de ses troupes.

Le général Roussky est maintenu parmi les membres du conseil de l'Empereur et du conseil militaire suprême.

FRONT ITALIEN

Une tempête de neige sévit dans la montagne, dans la plaine, la pluie et le brouillard ont entraîné les opérations.

On signale cependant une activité toujours très grande de l'artillerie dans le secteur de Gorizia et plusieurs actions d'infanterie.

Un détachement italien a occupé la Cima-Norre, à la frontière du Trentin, à l'est de Rovereto, et d'autres détachements ont pénétré dans les retranchements ennemis sur les pentes septentrionales du Monte San Michele, faisant 115 prisonniers dont 3 officiers.

Plusieurs attaques autrichiennes près d'Oslavia, dans la vallée de Ledro, et dans la région de la Cima-Norre ont été repoussées.

Dans la nuit du 20 au 21, quelques tirs heureux de notre artillerie sur Aboncourt et Blamont (Lorraine), où des mouvements de troupes étaient signalés.

EN MÉSOPOTAMIE

Le général Townshend estime que les Turcs n'ont pas perdu moins de 2,500 hommes dans l'affaire d'arrière-garde du 1^{er} décembre et dans l'attaque avortée de la position britannique de Kut-el-Amara, dans la nuit du 12 au 13 décembre.

EN PERSE

Les Russes ont occupé Hamadan, l'antique Ecbatane.

L'occupation de Hamadan est d'une importance capitale. La position centrale de l'ancienne Ecbatane entre la Perse et la vallée de la Mésopotamie en fait le carrefour des principales routes de la région. C'est par cette voie aussi que s'alimentait toute la propagande turco-allemande. L'occupation de Hamadan isole les agitateurs de la Perse qui ont établi leur quartier général à Koum.

Les troupes russes, qui ont couvert en quelques jours 350 kilomètres et soutenu plusieurs assauts, poursuivent leur marche. De forts détachements ennemis ont été repoussés entre Hamadan et Téhéran. Les agitateurs de Koum s'enfuient en toute hâte vers Isphahan.

Koum étant le point de croisement des lignes télégraphiques, les Allemands interceptaient toutes les communications avec le sud et inondaient toute la Perse des nouvelles les plus alarmantes. Ce sont ces fausses nouvelles qui ont soulevé les populations du centre.

L'embarquement des troupes, avec leur matériel, s'est accompli dans les meilleures conditions, sans être entravé par les Turcs.

Le général Munro loue beaucoup les commandants des troupes de terre et de mer, dont

ECHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Pages militaires.

Par vent d'Est...

Les prisonniers français tombés au pouvoir des ennemis pendant la guerre d'Espagne — sous le Premier Empire — avaient été rassemblés pour la plupart sur des ponts mouillés dans la baie de Cadix. On verra, par ce récit, comment quelques officiers audacieux réussirent à s'échapper à travers les lignes des vaisseaux anglais et espagnols.

Le 22 février 1810, nous nous étions levés dès le matin et nous avions remarqué que le vent d'Est, qu'on appelle à Cadix le vent de Médine, était sur le point de s'établir et de souffrir vigoureusement.

Nous pensions aussitôt à en profiter, quelques bateau nous arrivait dans la journée, et nous nous faisons prêts à tout événement. L'heure du déjeuner sonna sans que rien parût, mais vers dix heures un quart, un des gros « mulets » de Sainte-Marie nous aborda, comme à l'ordinaire, pour nous donner de l'eau. Il amena sa voile, selon la coutume, défrappa l'écoute et la drisse, puis les matelots espagnols se mirent à couper du tabac pour leurs cigarettes, s'en rapportant aux matelots français pour éteindre les fuites et les hisser. Ces derniers descendirent donc et avec eux les officiers de terre qui étaient dans notre comptoir, sous prétexte d'acheter du fil, des aiguilles, car les patrons des « mulets » faisaient ce petit commerce.

On commença par travailler avec un empreinte simulé et faire quelques achats, pendant que je me promenais tranquillement sur le pont, comme si je ne me mêlais en rien de l'affaire. Je venais pourtant de déclarer à deux colonels, devenus généraux depuis, mon intention, et, après ce colloque, je m'acheminais vers le lieu de la scène paisiblement, mais j'eus quelque difficulté d'y arriver, à cause de la foule des curieux qui, se doutant qu'il allait se passer quelque chose, était rassemblée pour juger des coups.

Comme j'étais censé le grand boute-en-train du spectacle qu'on attendait, on criait déjà après moi, et l'entendaient distinctement ces mots : « Oh ! il les a fait s'embarquer, mais il ne les suiva pas. — Pardonnez-moi, messieurs », dis-je en me présentant à l'échelle. Arrivé là, j'ouvris les bras : c'était le signal convenu.

Aussitôt on sauta à la gorge des matelots espagnols, qui, surpris de cette attaque soudaine, ne résistèrent pas et se jetèrent à la mer, tandis que je descendais et m'allais mettre au gouvernail. Je gagnai ce poste à travers la bagarre et dis aussitôt : « Allons, coupe ! ». Nous dérivâmes de suite, et pendant que nous dérivions, on s'efforça de hisser la voile. Nous avions compté sur un moment de stupeur qui eut lieu, en effet, et les canonniers qui voyaient notre action, à moins d'une encablure, n'en croyaient pas leurs yeux. Mais leur hésitation ne dura pas.

Elle nous eut suffi, néanmoins, pour échapper à leur feu, sans un accident causé par l'intervention de la garde que nous avions à bord, et qui, avertie par les cris du factionnaire, monta en toute hâte et nous envoya des balles presque à bout portant.

Cette décharge porta sur le matelot François, de la garde impériale, qui tenait le « point », et le tua raide. La voile se mit alors à battre avec force et il devint difficile de s'en rendre maître. Heureusement un brave aspirant réussit à la saisir et ne la lâcha plus, bien qu'emporté par elle hors du bateau.

Mais ce n'était là qu'un premier succès, et ce que nous avions prévu se vérifia à la lettre. A peine étions-nous débarrassés des matelots espagnols que beaucoup de prison-

terre, qui portait une cargaison de sucre pour les alliés.

4 novembre : tentative de dynamitage de la fabrique d'automobiles Kundz à Cleveland.

7 novembre : bombe au consulat italien de New-York.

8 novembre : tentative d'incendie du navire anglais Rio-Lages, chargé de sucre.

9 novembre : même tentative sur le Rochambeau.

10 et 11 novembre : tentatives d'incendie des usines de la Bethlehem Steel Co., de la Midval Steel, de la Baldes Locomotive et de la fabrique John Rowling.

L'émotion des Américains s'explique !

Les convois monténégrins. — La petite armée monténégrine, assaillie de toutes parts par un ennemi vingt fois supérieur, résiste vaillamment à tous les assauts. Il n'est pas exagéré de dire que le pays tout entier est dressé contre l'envahisseur, si l'on songe qu'on est soldat, au Monténégro, de dix-huit à soixante-deux ans. Seuls, les enfants et les vieillards ne participent pas à la lutte. Quant aux femmes... Mais il y a, au Monténégro, un proverbe, qui laisse prévoir que leur rôle n'est pas celui de simples spectatrices. Il dit, ce proverbe : « Il n'y a pas d'animal porteur comparable à la femme monténégrine ». Et c'est, en effet, à la robuste compagnie du soldat monténégrin qu'est échu le sort, dans ce pays privé de routes et de chemins de fer (le réseau complet ne compte que 8 kilomètres) et où les sentiers courrent en lacets sur le flanc des montagnes abruptes, de transporter, à l'arrière de l'armée, les vivres et les munitions.

Les Monténégrins s'acquittent, sans murmure, de la lourde tâche qui leur incombe ; elles savent qu'elles sont les auxiliaires indispensables de la victoire.

A l'antique. — La résistance des Serbes a forcé l'admiration des Bulgares eux-mêmes. Un soldat bulgare écrit dans la *Kompania*, de Sofia : « Les Serbes n'abandonnaient pas leurs positions, même lorsque tout était perdu pour eux. Il nous fallait les déloger morts ou vivants sur le pont, comme si je ne me mêlais en rien de l'affaire. Je venais pourtant de déclarer à deux colonels, devenus généraux depuis, mon intention, et, après ce colloque, je m'acheminais vers le lieu de la scène paisiblement, mais j'eus quelque difficulté d'y arriver, à cause de la foule des curieux qui, se doutant qu'il allait se passer quelque chose, étaient rassemblés pour juger des coups.

Comme j'étais censé le grand boute-en-train du spectacle qu'on attendait, on criait déjà après moi, et l'entendaient distinctement ces mots : « Oh ! il les a fait s'embarquer, mais il ne les suiva pas. — Pardonnez-moi, messieurs », dis-je en me présentant à l'échelle. Arrivé là, j'ouvris les bras : c'était le signal convenu.

Aussitôt on sauta à la gorge des matelots espagnols, qui, surpris de cette attaque soudaine, ne résistèrent pas et se jetèrent à la mer, tandis que je descendais et m'allais mettre au gouvernail. Je gagnai ce poste à travers la bagarre et dis aussitôt : « Allons, coupe ! ». Nous dérivâ

niens s'élançèrent par les sabords et vinrent tomber dans le bateau, à croix ou pile, pour se sauver avec nous. Cette intrusion intempestive faillit nous perdre, car les nouveaux venus, ne sachant pas qu'il fallait regagner notre voile, ne comprenaient pas pourquoi nous ne nous éloignions pas sur-le-champ. Voyant de plus le feu des canonniers établis, ils s'imaginerent que le coup était manqué et s'empressèrent pour la plupart de remonter sur le ponton. Il y eut donc un instant débâcle, qui fut devenue générale, si les officiers qui m'avaient donné leur parole eussent été moins résolus. Aucun d'eux ne broncha par bonheur, et leur dévouement héroïque nous permit de rétablir l'ordre dans notre opération. La voile hissée et bordée, nous nous séparâmes de la Vieille-Castille et commençâmes notre course aventureuse, en nous jetant parmi les bâtiments de commerce qui étaient tout près de nous sur notre route.

Les équipages de ces bâtiments, presque tous anglais ou américains, qui avaient vu notre entreprise, loin de tenter d'entraver notre marche, nous saluèrent de leurs cris et de hourras en jetant leurs chapeaux en l'air, et applaudissaient évidemment à notre audace. Cela nous mit du cœur au ventre et nous réconforta réellement. Nous n'en avions pas moins à traverser la ligne des vaisseaux de guerre anglais et espagnols, et à prendre chasse devant une nuée d'embarcations qu'en détachés après nous et qui nous canonnèrent vigoureusement, mais ne nous gagnaient pas, car nous allions bon train, et, si la brise ne mollissait pas, nous avions chance d'échapper, pourvu que le mât ne tombât pas sous quelque boulet. C'était là ma seule préoccupation.

Nous échappâmes à ce grave danger, et, quoique plusieurs boulets eussent trouvé notre voile, nous pouvions concevoir désormais un espoir raisonnable de nous sauver. Effectivement, une heure après, nous lancâmes le bateau sur le sable, un peu au nord du port de Sainte-Catherine, et nous débarquâmes parmi les nôtres.

Vice-amiral baron GRIVEL.
(Mémoires.)

LES ACHOTNIKI

L'exploit accompli ces jours derniers par un détachement d'achotniki, de « chasseurs » russes, qui, comme nous l'avons dit, ont capturé deux généraux allemands, appelle l'attention sur ces formations spéciales à l'armée de nos alliés.

Les achotniki sont des éclaireurs, qui en tout temps, dans chaque régiment d'infanterie ou de cavalerie, composent un organisme ayant son existence propre et recevant une instruction spéciale. L'institution date de 1886 et porte, dans l'infanterie, le nom d'achotnitschia kama, ce qui signifie : détachement de chasse. Le détachement comprend 1 ou 2 officiers, 4 sous-officiers et 60 chasseurs, recrutés parmi les sujets d'élite joignant l'audace, l'esprit de décision et l'adresse à une grande vigueur. Chaque détachement est doté du nombre voulu de fusils de chasse, de deux bateaux démontables, de filets, et possède, en cas opportun, une meute. Le gibier abattu et le poisson pris demeurent la propriété du détachement. Celui-ci a le droit de chasser en tout temps dans les forêts domaniales et n'importe quel gibier, sauf le daim.

Les hommes, chaussés de ski, opèrent sans aide d'un bâton, ce qui leur permet de faire usage de leurs armes en tout temps. On connaît aisément que ces achotniki, entraînés à marcher sur tous les terrains et tempes par la lutte contre les éléments ou contre les fauves, soient des adversaires redoutables pour les soldats allemands empêtrés dans les marécages.

Ce numéro du « Bulletin des Armées » est accompagné d'un Supplément entièrement consacré au Tableau d'honneur.

UN GRAND AMÉRICAIN THÉODORE ROOSEVELT

Plusieurs fois j'ai rencontré à New-York celui que l'on appelle là-bas familièrement « le colonel » ou plus simplement T. R. Plus tard, pendant l'été, j'ai vu à Long Island, près d'Oyster Bay, la maison charmante, qui fut devenue générale, si les officiers qui m'avaient donné leur parole eussent été moins résolus. Aucun d'eux ne broncha par bonheur, et leur dévouement héroïque nous permit de rétablir l'ordre dans notre opération. La voile hissée et bordée, nous nous séparâmes de la Vieille-Castille et commençâmes notre course aventureuse, en nous jetant parmi les bâtiments de commerce qui étaient tout près de nous sur notre route.

Les équipages de ces bâtiments, presque tous anglais ou américains, qui avaient vu notre entreprise, loin de tenter d'entraver notre marche, nous saluèrent de leurs cris et de hourras en jetant leurs chapeaux en l'air, et applaudissaient évidemment à notre audace. Cela nous mit du cœur au ventre et nous réconforta réellement. Nous n'en avions pas moins à traverser la ligne des vaisseaux de guerre anglais et espagnols, et à prendre chasse devant une nuée d'embarcations qu'en détachés après nous et qui nous canonnèrent vigoureusement, mais ne nous gagnaient pas, car nous allions bon train, et, si la brise ne mollissait pas, nous avions chance d'échapper, pourvu que le mât ne tombât pas sous quelque boulet. C'était là ma seule préoccupation.

Nous échappâmes à ce grave danger, et, quoique plusieurs boulets eussent trouvé notre voile, nous pouvions concevoir désormais un espoir raisonnable de nous sauver. Effectivement, une heure après, nous lancâmes le bateau sur le sable, un peu au nord du port de Sainte-Catherine, et nous débarquâmes parmi les nôtres.

Vice-amiral baron GRIVEL.

(Mémoires.)

quête de l'Ouest. Il fut un des premiers Américains, nés à l'Est, qui s'intéressât à l'autre versant des Etats-Unis. Il s'y fit des amis dévoués; et quoique ceux-ci fussent très nombreux, il s'exerçait à retenir leurs noms. Pour acquérir et garder la popularité, cette méthode est souvent meilleure qu'un programme imposant. Étant candidat dans le Middle-West, il haranguait, un soir, cinq mille personnes dans un camp. Un homme du Far-West, par admiration pour lui, avait fait quatre cents milles à cheval afin de l'entendre. Ce partisan se hissa sur une chaise, agita son sombre, et profitant d'un intervalle de silence, s'écria familièrement : « Allo, Teddy ! »

Teddy ne broncha pas, mais fit un geste aimable de la main : « Allo, Jack ! » Toute l'assemblée approuva en riant.

Plus tard, devenu sous-directeur de la marine, puis assistant-secretary à la guerre, Roosevelt n'oublia jamais ses cowboys. Pendant la guerre avec l'Espagne, il forma un régiment de Rough-Riders, composé d'anciens camarades de la Plaine. Et à Cuba il chargea victorieusement, à la tête de ces hommes, aussi rudes que dévoués et vaillants.

JULES BOIS.

A LA CHAMBRE

Les étrennes du soldat.

Au début de la séance du mardi 21 décembre, la Chambre a voté à l'unanimité une proposition décidant que « pendant la période du 25 décembre 1915 au 6 janvier 1916 inclus, le public sera admis à envoyer gratuitement, par la poste, à destination de tous les militaires et marins présents dans la zone des armées en France, aux colonies et à l'étranger, un paquet du poids maximum d'un kilogr. ».

Le droit de réclamation des soldats.

Répondant à une interpellation de M. Deyris sur l'application de la circulaire relative aux recommandations et aux garanties données aux soldats pour leur droit de réclamation, le général Gallieni, ministre de la guerre, déclare :

J'ai dit que tout soldat avait droit à la réclamation et que toute réclamation serait examinée avec bienveillance. J'ai donné des instructions spécifiant qu'au cas où il ne pourrait être donné satisfaction à la requête des militaires, celle-ci leur serait retournée dans le délai d'un mois avec l'indication du motif de refus.

J'ai indiqué en outre que, dans tous les cas où les règlements autorisent une réclamation, le militaire pourrait demander que sa requête fût transmise à l'autorité supérieure la plus élevée.

M. Deyris demande s'il ne serait pas possible d'augmenter les garanties données aux militaires à cet égard. Je vais examiner les moyens de le faire.

Les permissions.

Passant ensuite à l'examen de la question des permissions, le général Gallieni rappelle dans quelles conditions doivent être accordées les permissions de six jours, et, exceptionnellement, avec deux jours supplémentaires. Le ministre ajoute que nul plus que le commandant en chef n'apprécie le rôle réconfortant des permissions, et il donne lecture de la lettre suivante adressée par le général Joffre aux commandants d'armée :

Il est signalé au général commandant en chef que, dans de nombreuses unités, des hommes au front depuis plus d'un an n'ont pas encore pu obtenir de permission alors que, dans certains autres, le deuxième tour est déjà commencé.

Cette situation résulte du fait que, malgré tous les ordres donnés, le pourcentage des per-

missionnaires est fréquemment au-dessous de ceux fixés par la circulaire du 12 août 1915.

Les généraux commandant les armées ont été autorisés à réduire ce pourcentage, mais uniquement si la situation militaire l'exige et à charge d'en rendre compte au général commandant en chef. Cette mesure ne doit donc être prise que dans certains cas particuliers et non d'une façon continue.

En tout état de cause, les généraux commandant les armées sont priés d'augmenter le pourcentage des permissionnaires dans les corps où le premier tour de départ n'est pas encore achèvé, de manière que tous les hommes qui n'ont pas encore joui d'une permission y soient envoyés dans le plus bref délai.

Il sera rendu compte au commandant en chef des mesures prises sur ce sujet ou des empêchements existants. D'autre part, dans certaines unités, les officiers ont déjà eu plusieurs tours de permission alors que tous les hommes arrivés aux armées en même temps qu'eux n'ont pas encore été autorisés. Ces pratiques pourraient donner lieu à des plaintes justifiées.

Il convient d'appeler sur ce point l'attention des chefs de corps et de donner des ordres pour que les tours de départ des officiers soient régies de façon à ne pas présenter d'inégalités trop grandes avec les tours de départ des hommes de troupe.

JOFFRE.

Le général Gallieni ajoute :

J'ai dit combien j'étais partisan de l'égalité. Le commandant en chef ne l'est pas moins. Impatient d'être un héros, aucun ne tourne en arrière. Un regard chargé de prière, aucun ne disait : « C'est trop tôt ! »

La mort en passant dans leurs lignes, à chacun semblait faire signe.

Impatient d'être un héros, aucun ne tourne en arrière. Un regard chargé de prière, aucun ne disait : « C'est trop tôt ! »

La Chambre adopte à l'unanimité l'ordre du jour de M. Deyris ainsi concu :

La Chambre, confiante dans le Gouvernement pour prendre immédiatement toutes mesures utiles tendant : 1^o à donner aux officiers et aux soldats toute garantie pour la transmission et l'examen de leurs réclamations ; 2^o à assurer des renseignements plus rapides aux familles des combattants ; 3^o et à établir plus de justice dans l'octroi des permissions aux officiers et aux soldats du front, passe à l'ordre du jour.

Les vêtements chauds.

La Chambre a discuté ensuite une interpellation de M. Deguise sur la distribution des vêtements chauds et du linge, ainsi que sur le couchage des soldats.

Le ministre de la guerre a répondu aux interpellateurs :

En ce qui concerne les effets chauds, l'enquête que j'ai ouverte, d'accord avec le général en chef, a permis de constater que les demandes de transmission étaient beaucoup trop longues.

C'est à l'entrepôt du Mans qu'on a surtout constaté les retards dans l'approvisionnement.

Quand les renseignements demandés par le général en chef lui seront parvenus, je prendrai les mesures qui s'imposent.

L'accélération des demandes a été prescrite.

En ce qui concerne l'entrepôt du Mans, le directeur a été relevé de ses fonctions et rendu à la vie civile. La réorganisation de l'entrepôt est en cours.

Dans la ville du Pirée, qui est le port d'Athènes sur 11,000 électeurs inscrits, 3,200 citoyens ont voté seulement. A Athènes, où il y eut 120,000 votants aux dernières élections, il n'y en a eu dimanche que 7,420.

En ce qui concerne les vêtements chauds, j'ai reçu du général en chef l'assurance que tous les combattants avaient une collection d'effets chauds, une couverture et une chape de mouton ou deux couvertures.

Un essai de ravitaillement en chemises et en caleçons est en cours.

Pour le couchage, la paille est renouvelée tous les quinze jours; des matériaux ont été fournis pour l'organisation du couchage.

31,000 hamacs sont en cours de confection et sont livrés progressivement.

Un grand nombre de baraquements ont été construits sur le front.

Un nouveau type de baraquement est en voie d'exécution mais une partie des lots a dû être expédiée en Orient.

Le débat est clos par l'adoption d'un ordre du jour aux termes duquel la Chambre, confiante dans ses déclarations, prend acte des engagements du Gouvernement.

Pièces à dire.

Résurrection

Qu'ils étaient beaux, ces jeunes hommes, La veille de leur dernier somme Quand ils ont levé frémissant Le vieux drapeau de la Patrie, Qu'ils savent, quand on l'injurie, Qu'il faut nettoyer dans le sang !

Je me souviens de leurs visages Quand ils partaient pour ce voyage Dont tous ne sont pas revenus... Oh ! dans leurs regards quelles flammes Quand ils s'arrachaient à ces femmes Aux grands bras par l'adieu tendus.

Combien d'entre eux maintenant dorment, Morts le soir des combats énormes, Au creux des sillons retournés, Lingots fondu dans la fournaise, Afin que demeurerait française Cette terre où ils étaient nés...

La mort en passant dans leurs lignes, A chacun semblait faire signe.

Impatient d'être un héros, aucun ne tourne en arrière. Un regard chargé de prière, aucun ne disait : « C'est trop tôt ! »

Ivres, têtus, géants, farouches, La Marseillaise dans la bouche Comme leurs pères à Valmy, Ils s'élancent dans la bataille. Chacun avait plus que sa taille Quand ils couraient à l'ennemi !

Quand le doux olivier au laurier de la gloire Aura, symbolisant la Paix dans la Victoire, Marié ses jeunes rameaux, [comme Oh ! comme il sera beau le nouveau siècle, et Nous pourrons être fiers d'avoir été les Qui auront fait ce renouveau! [hommes

EMILE HENRIOT,
Brigadier au 3^e dragons.

PAROLES FRANÇAISES

Jusque dans la tactique du combat, le Français reste un artiste, et l'Allemand un usinier.

L'expression supérieure de l'idée de patrie, ce n'est pas de vivre en commun, c'est de mourir ensemble.

Albert GUINON.

Dialogues boches

Les Temps sont durs

M. KRAUT. — Terrible! Terrible!

M. TRAUT. — Et la misère est partout. Avez-vous vu les femmes devant le Reichstag?

M. KRAUT. — Oui, monsieur Traut, et ce qu'il y a de grave, c'est que le prix des pommes de terre augmente toujours.

M. TRAUT. — Et nos pertes, monsieur Kraut, nos pertes, elles sont kolossales; des générations sont moissonnées...

M. KRAUT. — Le prix des petites saucisses a quadruplé...

M. TRAUT. — Il n'y a plus d'hommes; on ramasse tout, bancals, borgnes, bossus... Ça ne peut plus durer.

M. KRAUT. — C'est bien mon avis. Tenez, un pauvre petit harenq saur, une bouchée comme mon petit doigt, savez-vous combien je l'ai payé? ..

M. TRAUT. — Tout le monde en a assez.

M. KRAUT. — Deux francs, monsieur Traut, deux francs. Ah ! vive la paix!

M. TRAUT. — Vive la paix! Nous la désirons tous, parce que si ça continue comme ça, nous ne pourrons plus tenir longtemps. La dernière rencontre a encore été effrayante.

M. KRAUT. — Effrayante, monsieur Traut!

M. TRAUT. — Le sang a coulé en abondance.

M. KRAUT. — Ah! les pauvres! On les a chargées, piétinées, sabrées. Et pourtant leur cause était juste.

M. TRAUT. — Cette affaire nous a coûté beaucoup d'hommes.

M. KRAUT. — Des femmes surtout, des femmes!... Je l'ai vu; j'y étais...

M. TRAUT. — Vous étiez au combat de Tukkum, sur le front russe?... De quoi me parlez-vous donc?

M. KRAUT. — Hé, parbleu! de la dernière échauffourée de Berlin, de la lutte pour le beurre!... (avec éclat) Si le beurre ne baisse pas, monsieur Traut, comment allons-nous faire nos pâtisseries de Noël?

C. P.

si clair. Entre les murailles de neige, cent robustes mules défilent, chargés de vivres et de munitions, solidement tenus en main par leurs conducteurs. Merveilleux spectacle de vie active, saine,.. et gaie. Bien emmitouflés, car la température est très basse, nos troupes ont des mines superbes et rient de toutes leurs dents.

Il est dix heures du matin. Sur la place de la petite ville de G..., déambulent, en service, en corvée ou en promenade, des poilus uniformément coiffés du bérét alpin, si chaud, si coquet, si crâne. Soudain, un bruit de moteur : une auto à fanion tricolore apparaît. Attention ! le chef de la ... armée en descend.

Alerte et vif malgré sa récente blessure, il passe avec un bon sourire à travers les groupes où chacun rectifie la position. Sa rapide inspection faite, le général de V... s'apprête à repartir, mais la clique du ... chasseurs, présente, survient en hâte ; elle joue un pas redoublé et le général la remercie : « Ah ! vous voilà, mes enfants ! Merci, vous m'avez fait plaisir... Vous avez le grand honneur, les clairons, de marcher en tête, d'ouvrir le chemin. C'est un beau rôle, n'est-ce pas ? Et vous l'apprécierez bien, je le sais. Et maintenant, sonnez-moi la marche ! »

Et les notes guerrières s'envolent sonores, vibrantes, ce pendant que le chef salue, découvrant la glorieuse cicatrice de son front, et remonte en voiture. Il va continuer sa rude randonnée.

Plus tard, au quartier général de la ... division, j'avais l'honneur grand de présenter mes respects au jeune, brillant et stoïque général de P..., qui la commande avec tant d'autorité, d'énergie, de résolution ; il me dit son affection pour ses soldats, ses braves chasseurs : « Comme on est heureux et fier de commander à de si belles troupes, que nous ne saurons trop aimer et admirer ! »

Le général de P... a eu deux fils tués à l'ennemi ; le troisième, l'aîné, capitaine de vingt-trois ans, se remet à peine d'une assez grave blessure, mais son père et lui « sont prêts à suivre les cadets dans la voie qu'ils leur ont tracée ».

Quels hommes ! Quelle race ! Il faut s'incliner. Et je l'ai fait, bien bas, avec une profonde émotion.

Louis ALBIN.

L'Engagement des indigènes

Le Président de la République vient de signer un décret autorisant les indigènes de l'Indo-Chine française, de Madagascar, de l'Afrique équatoriale française, de la côte des Somalis, de la Nouvelle-Calédonie et des établissements français de l'Océanie, à contracter, à partir de dix-huit ans, un engagement pour la durée de la guerre.

Ce temps passé sous les drapeaux par les indigènes qui s'engageront sera déduit des années de service actif dues par eux dans le cas où ils seraient ultérieurement incorporés comme appelés.

L'engagement pour la durée de la guerre donne droit à une prime de 200 fr., payable au moment de la signature de l'acte. Pour les anciens soldats, il donne droit, en outre, à la haute paye correspondant à leur ancienneté de service actif.

Il sera alloué une somme annuelle de 120 fr. aux familles (veuves ou orphelins) des tirailleurs tués à l'ennemi, ou qui seront morts des suites de leurs blessures ou de maladies contractées en service. Cette somme sera pré-comptée sur les premiers arrérages de la pension qui viendrait à être concédée aux mêmes bénéficiaires, à raison du même fait.

Un autre décret autorise les indigènes de l'Indo-Chine française et de Madagascar à s'engager, dans les mêmes conditions, dans les sections d'infirmiers militaires et les sections des commis et ouvriers d'administration des troupes coloniales.

Cet engagement donne droit à une prime de

40 fr., payable au moment de la signature de l'acte. Les indigènes recrutés percevront la solde journalière de 75 centimes et auront droit, en outre, aux prestations en nature ou aux indemnités représentatives correspondantes allouées aux militaires européens des mêmes formations.

BLOC-NOTES

— M. Raymond Poincaré, accompagné du général Duparge, s'est rendu, vendredi, à l'hôpital Garibaldi. Le Président de la République a remis dix Croix de guerre et deux médailles militaires à des combattants de Champagne.

— M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat du service de santé, a remis, dimanche, la croix de la Légion d'honneur au chirurgien belge Laurent, qui, depuis de longs mois, soigne avec un exceptionnel dévouement nos blessés arrivant du front, et à M. Russell Greeley, directeur du service de distribution américaine, blessé pour la France.

— M. René Besnard, sous-secrétaire d'Etat de l'aviation, actuellement à Londres, a visité l'école d'aviation de Hendon et plusieurs usines.

— Le comité parlementaire d'initiative de la « Journée du Poilu » vient de recevoir la somme de 10,000 fr. de M. le Président de la République.

— Le général Marchand, venant du Midi, est arrivé dimanche à Paris, où il n'a fait que passer. Le général est reparti pour le front.

— Dimanche, à onze heures, en l'église russe de la rue Daru, a été célébré, à l'occasion de la Saint-Nicolas, fête patronymique de S. M. l'empereur de Russie, une messe suivie d'un Te Deum solennel.

— M. Winston Churchill, qui a repris du service au front en Flandre, dès le lendemain de sa démission de membre du cabinet Asquith, a failli être atteint, dans une tranchée, par un obus allemand. Son ordonnance, qui se tenait près de lui, a été tuée.

— On annonce la mort, à l'âge de soixante-seize ans, de M. Edouard Vaillant, député du quartier du Père-Lachaise ; de M. le docteur Edmond Chapuis, député du Jura ; le nombre des sièges vacants au Parlement se trouve ainsi porté à 49, soit 25 au Sénat et 24 à la Chambre.

— Le nouvel emprunt français fait 1/8 p. 100 de prime à Londres ; à Zürich, le change allemand est descendu samedi à 99.75 pour 100 marks. C'est le cours le plus bas que l'unité monétaire allemande ait atteint depuis le début de la guerre.

— Le corps antiaérien de Londres est maintenant placé sous le contrôle du War Office. En conséquence sir Percy Scott n'est plus responsable de la défense de la capitale.

— Le nombre total des prisonniers de guerre allemands au Royaume-Uni est de 21,250 hommes.

dont les remarquables dessins sur la guerre ont popularisé le nom dans l'Europe entière, vient de recevoir la croix de la Légion d'honneur, dont les insignes lui seront remis par le dessinateur J.-L. Forain.

— Un petit nombre d'affiches illustrées de l'Emprunt restant disponibles, depuis la clôture de la souscription, ont été remises, par le ministre des finances, au Secours national, qui les fera vendre au profit de son œuvre.

— Une formidable explosion s'est produite mercredi dans un dépôt de munitions allemand à Courtrai (Belgique). Les dégâts sont très considérables, mais on ne signale aucun mort.

— Un groupe de prisonniers turcs est arrivé vendredi à Marseille ; en outre, 23 prisonniers bulgares, grièvement blessés, sont en traitement à l'hôpital maritime annexe de Saint-Mandrier.

— Dimanche, le gazomètre des usines Boucharay et Viallet, à Grenelle, a fait explosion. Deux ouvriers ont été gravement blessés et ongèrement.

— D'après le nouvel almanach de Gotha, ont été tués au front, pendant les dix premiers mois de 1915, 186 comtes, 456 barons, 592 membres de la vieille noblesse allemande et 502 de recentlye noblesse.

— On apprend à Londres que huit hommes de l'équipage du zeppelin qui lança des bombes sur Londres, le 13 octobre dernier, sont arrivés en Allemagne morts de froid.

— Le gouvernement des Etats-Unis a ordonné à son ambassadeur à Rome d'arrêter tous les bâtiments disponibles pour amener en Italie les réfugiés serbes aux frais de l'Amérique.

— La ville de Saint-Germain-en-Laye va entrer en possession d'une somme de 4 millions qui lui a été léguée par Mme Baratin pour la construction d'un hospice de vieillards.

— C'est samedi qu'a été célébré le mariage du président Wilson avec mistress Norman Galt.

— Deux déserteurs allemands sont arrivés à Aarenburg (Hollande), en aéroplane. L'un est mort au combat, l'autre a été arrêté.

— La municipalité du Perreux a décidé d'afficher dans la mairie un tableau d'honneur sur lequel seront inscrites les citations à l'ordre du jour et les actions d'éclat des soldats de la localité.

— La société de secours aux blessés militaires a recueilli déjà 700,000 fr. pour la formation sanitaire du corps expéditionnaire d'Orient dont le départ est très prochain.

— Le corps antiaérien de Londres est maintenant placé sous le contrôle du War Office. En conséquence sir Percy Scott n'est plus responsable de la défense de la capitale.

— Le nombre total des prisonniers de guerre allemands au Royaume-Uni est de 21,250 hommes.

LES JEUX DE LA TRANCHEE

Charade.

Mon premier est un fleuve.
Mon deuxième est un jeu forain.
Mon troisième est un prénom.
Et mon tout est un cucurbitacé.

Fantaisie.

Je suis un liquide, ajoutez-moi un autre liquide, je deviens un grand général.

Anagramme.

Je suis un palais, enlevez un pied, je deviens femme d'un carnassier.

SOLUTIONS DU N° 159

Charade.

Terme — Eau — Mètre.

— Thermomètre.

Devinette.

Sainte Julienne.

Triangle.

JANE

ANE

NE

E

LES CRIMES DE L'ARMÉE ALLEMANDE

Cinquième rapport, présenté à M. le Président du Conseil, par la commission instituée en vue de constater les actes commis par l'ennemi en violation du droit des gens (1).

Marne (suite).

Le sieur Preslot, âgé de soixante et onze ans, et le sieur Decès, de Champagny, furent

aménagés devant un groupe d'officiers. Ceux-ci les accusèrent d'avoir caché des déserteurs dans la cave, et leur montrant un vieux revolver de poche, pretendirent qu'on s'en était servi pour tirer sur leurs hommes. Néanmoins, après interrogatoire, les deux vieillards furent remis

la cicatrice d'une plaie qui lui avait été faite par le lien fortement serré.

Au bout de trois quarts d'heure de souffrances intolérables, Mme Delhiver fut jetée sur son lit, toujours attachée, jusqu'à ce qu'un gendarme vint, vers quatre heures de l'après-midi, lui annoncer qu'elle allait être fusillée et la chercher pour la conduire dans les jardins où se trouvaient des soldats. Ceux-ci la rouèrent de coups, et l'un d'eux la tint longtemps étendue sous sa botte dont il lui écrasait la gorge. Grâce à l'intervention d'un officier d'état-major, elle eut cependant la vie sauve.

Le 7 septembre, à Heilitz-l'Evêque, un suppléant du juge de paix, arrêté sans motif, a failli être fusillé, et les époux Thiebaud ont été dévalisés. Deux soldats, après avoir fouillé le mari, lui ont pris quatre cents francs dans son portefeuille. Quelques instants après, d'autres Allemands lui ont retiré des poches deux cents francs qui lui restaient ; puis, fouillant la femme à son tour, ont encore volé à celle-ci neuf cent soixante-quinze francs en billets de banque.

Le 6 septembre, à Courgivaux, le vacher Gy, pris de frayeur à l'arrivée des Allemands, sortait tout tremblant de chez ses patrons pour se sauver dans les champs. Il fut tué, à cent mètres de la ferme, d'une balle à la nuque et d'un coup de baïonnette à la poitrine.

Le 3 septembre, un avion allemand, ayant sans doute essayé le tir d'une troupe française, vint tomber sur le territoire de la commune de Jonqueray, qui n'était pas encore occupée par l'ennemi, mais allait l'être quelques heures plus tard. Le lendemain, un officier vint chez le maire. M. Louis, et l'obligea à se rendre avec lui, en automobile, près de l'aéroplane abattu. Arrivé sur les lieux, il prétendit que les habitants avaient tiré sur les aviateurs, que le corps d'un de ceux-ci avait été transporté dans la direction de Romigny et que M. Louis avait certainement vu passer devant sa maison les meurtriers avec le cadavre ; puis il enjoignit au maire de lui dénoncer les coupables, avant le lendemain à huit heures du matin, faute de quoi il le ferait fusiller et donnerait l'ordre de mettre le feu au village. Le 5, à l'heure indiquée, le maire de Jonqueray alla trouver l'officier pour lui renouveler ses protestations de la veille. On le fit alors entrer dans une ferme où était déjà consigné un sieur Savart, vignerons à Sacy. La veuve Chevillet et son beau-frère, arrêtés sans motif pendant qu'ils travaillaient dans les vignes, l'y rejoignirent bientôt.

Le 6 septembre encore, à Pessesse, pendant l'occupation, on constatait, dans la soirée, la disparition du garde champêtre Baillot, qui s'était rendu au cimetière pour y creuser une fosse. Le 4 octobre, on découvrit son cadavre dans les champs, enterré sous une vingtaine de centimètres de terre. Il avait le front troué et la poitrine ensanglantée. Un licol entourait le corps à la hauteur des reins, et, à quelques pas, sur une aubépine au tronc de laquelle Baillot avait dû être attaché au moment de son exécution, on remarquait des traces de balles.

Le 7 septembre, des habitants de Lezigny trouvèrent, à six heures du soir, leur ancien maire, M. Félix, gisant mort sur la voie publique, devant sa maison, avec une blessure encore saignante à la tête. On pense qu'ayant voulu s'opposer à l'ouverture d'une de ses armoires, au bas de laquelle ont été relevées des taches de sang, il a été assommé d'un coup de crosse par un Allemand et jeté ensuite par la fenêtre.

A Champguyon, où notre premier rapport a déjà signalé le meurtre des sieurs Verdier et Louvet, on a ramassé, le 7 du même mois, dans un champ, à 400 mètres du village, quelques heures après le départ de l'ennemi, le cadavre d'un autre habitant, le sieur Brochet, âgé de vingt-cinq ans. Les mains liées derrière le dos, il portait à la poitrine une large plaie paraissant avoir été produite par plusieurs coups de feu, et à l'œil gauche, une blessure faite par une balle. Ce jeune homme qui ne possédait aucune arme, était d'un caractère généralement paisible et doux. On ne saurait admettre qu'il ait pu se livrer au moindre acte d'agression ou de résistance à l'égard de ses meurtriers.

Après un interrogatoire relatif à la prétendue agression contre les aviateurs, les quatre prisonniers furent alignés au pied d'un mur de la cour. A ce moment, Savart apercevait une porte entrouverte, essaya de prendre la fuite ; mais ses gardiens le sommèrent de s'arrêter et comme il continuait sa course, l'abattirent à coups de fusil. A dix heures, un officier ordonna à M. Louis de parcourir le village, avec deux soldats en armes, pour ouvrir les portes des maisons et faire sortir les habitants ainsi que le bétail. Aussitôt le feu fut mis à la salle d'école, et dix-sept maisons, sur trente-cinq, devinrent la proie des flammes.

Presque partout, du reste, comme nous l'avons déjà dit, les Allemands ont allumé des incendies sur leur passage, et, tout en nous attaquant scrupuleusement à faire le départ entre les dévastations produites par les combats d'artillerie et celles qui n'ont eu d'autres causes que la volonté de nuire, nous continuons à constater, au cours de nos transports, des destructions d'immeubles dues à la fureur criminelle de nos ennemis ou à l'implacable exécution d'un plan froidement conçu dans le but d'inspirer la terreur.

C'est ainsi qu'à Champguyon, village en grande partie détruit, quinze maisons ont été incendiées avec du pétrole, tandis que les autres ont été ravagées par les obus.

Seine-et-Marne.

Nous avons fait, dans le département de Seine-et-Marne, quelques constatations nouvelles.

A Bussy, le 8 septembre, le général commandant le troisième corps saxon a déclaré à M. Lacoine, cultivateur, chez qui il était logé, que deux de ses hommes venaient d'être blessés, qu'on avait saisi dans le village une arme à feu cachée sous de la paille et que, pour ces motifs, la commune allait être incendiée. Le prétexte était faux ; du reste, la menace ne fut pas complètement exécutée, car trois maisons seulement furent brûlées.

Le 8 septembre, à Maisons-en-Champagne, six officiers allemands se présentèrent chez la dame Delhiver, dont le mari était mobilisé, et lui ordonnèrent de leur préparer à manger, exigeant notamment du macaroni. Elle s'empressa de leur obéir, et avec le plat qu'ils avaient commandé, leur servit une moitié de poulet qui lui restait de la veille. Comme elle avait négligé d'enlever une partie de la volaille, un capitaine lui reprocha grossièrement son insolence et lui porta un soufflet. Indignée, elle le souffla à son tour. On lui donna aussitôt d'aller se coucher ; mais dès qu'elle fut dans son lit, les officiers vinrent l'en arracher. Elle put leur échapper en se sauvant à peine vêtue. Poursuivie et bientôt rattrapée par ses agresseurs furieux, elle fut d'abord enfermée dans une maison où le poste était installé. Le lendemain, on la ramena chez elle ; l'un de ses hôtes de la veille l'attacha alors sur une chaise, par trois tours de cordes aux mains, aux genoux et aux pieds

Le 5 septembre, la dame X... se trouvait chez un de ses cousins, à la ferme de Saint-Eloi, commune d'Amilly, lorsque survinrent de nombreux Allemands. Trois soldats, après lui avoir fait signe d'approcher, la poussèrent dans une chambre; puis l'un d'eux, le revolver à la main, la renversa sur le plancher et la viola, tandis que les deux autres la menaçaient de leurs baïonnettes.

A la Ferté-Gaucher, le 6 septembre, comme deux soldats allemands frappaient à sa porte et criaient d'ouvrir, la dame Z... obéit, et l'un de ces hommes aussitôt pénétra dans la maison. Brusquement saisie et jetée sur un lit dans lequel était couché un enfant, la jeune femme dut subir les derniers outrages. L'autre soldat entra sur ces entretoises et essaya à son tour de la violenter.

Aisne.

Un nouveau transport dans le département de l'Aisne nous a permis de compléter notre information par la révélation des faits suivants :

Le 2 septembre 1914, le sieur Crétel, âgé de soixante-dix-sept ans, cultivateur au hameau de Longavesne, commune de Viviers, a été tué à trois cents mètres de sa maison. Ce meurtre a été révélé par un sous-officier allemand, qui est venu prévenir le maire qu'on avait tiré sur le vieillard parce que, sommé par une sentinelle de s'arrêter, il avait continué sa route. Or, Crétel était sourd, et au moment où il avait été interpellé, il était à cinq ou six cents mètres du facteur. D'ailleurs, le sous-officier a reconnu lui-même que ces hommes avaient été un peu trop vite.

Le même jour, les Allemands, en entrant à Neuilly-Saint-Front, ont pillé les maisons dont les propriétaires avaient quitté le pays. Ils ont défoncé le coffre-fort de la dame Lainy et essayé de fracturer celui du percepteur. Deux femmes du hameau de Breuil qui venaient par la plaine chercher du pain à Neuilly, ont essuyé des coups de fusil. L'une d'elles, Mme Mouillard, a été blessée assez grièvement; l'autre n'a été que légèrement atteinte.

Le 6 septembre, un charbon de Villers-Cottrelets, le sieur Dagbert, âgé de cinquante-sept ans, a été tué sur le territoire de Dampleux, dans les circonstances suivantes. Ce jour-là, comme le garde forestier Maupetit, qui logeait chez Dagbert, se rendait à Faverolles avec son brigadier, le charbon les accompagnait jusqu'à Dampleux pour chercher du tabac. Entre cette dernière commune et Faverolles, les deux forestiers croisèrent une automobile remplie d'Allemands qui les mirent en joue; mais ils levèrent les bras et les soldats ne tirèrent pas.

Le lendemain, Maupetit, inquiet de n'avoir pas revu son hôte, alla prévenir de cette disparition le garde champêtre Philippot, de Dampleux. Ce dernier, se rappelant qu'il avait entendu la veille des détonations dans la direction de la forêt, pensa aussitôt que Dagbert avait dû être assassiné. Son pressentiment ne le trompa pas, car, deux heures plus tard, un sieur Baudef venait informer le maire qu'il avait découvert le cadavre du charbon étendu en forêt sur le bord de la route. Le garde champêtre se rendit à l'endroit indiqué et transporta à une trentaine de mètres sous bois le corps, qui portait deux blessures à l'épaule droite et une plaie de sortie énorme à la hauteur du rein gauche. Le lendemain, Maupetit constata, à quelques pas de la route, des trous faits par plusieurs balles dans le tronc d'un gros arbre près duquel se voyait une flaque de sang; la casquette de la victime était à terre, tout près de là.

Dagbert était un homme d'un caractère très paisible. Il est vraisemblable, d'après la nature de ses blessures et la disposition des lieux, que pris de peur en voyant se diriger vers lui l'automobile rencontrée peu de temps avant par les deux gardes, il avait sauté dans le bois et qu'il avait été fusillé au moment où il tentait de se dissimuler derrière l'arbre sur lequel se voyaient encore des traces de coups de feu.

Au moment où il a été tué, aucun combat n'était engagé sur le territoire de Dampleux.

Le 8, à Mézy-Moulins, M. Léger, rentier, vit quatre soldats allemands précédés d'un lieutenant amener auprès d'un commandant un vieillard inconnu qu'ils bousculaient et frappaient. L'officier supérieur, après avoir écouté les explications du lieutenant, que M. Léger ne comprit pas, étendit le bras et donna un ordre bref. Immédiatement un sol-

dat descendit d'une voiture, avec son fusil, et tira sur le prisonnier qui s'affaissa. Celui-ci fut ensuite traîné dans le fossé de la route, où l'on vit son corps faire des soubresauts. Enfin, une fourragère remplie de blessés s'étant avancée, on l'y chargea pour l'emmener au milieu des champs. Un capitaine vint, peu de temps après, trouver le maire et lui dit : « Il y a un vétérinaire malade dans la plaine; il faut venir le chercher. » Le maire, accompagné de quatre hommes, se rendit, sous la conduite de l'officier, auprès du moribond qui râlait, la bouche pleine de sang, et le fit transporter sur une civière jusqu'au village où le malheureux succomba en arrivant. Le capitaine négligea de faire connaître les raisons pour lesquelles cet inconnu avait été exécuté. Il se borna à déclarer que la victime était âgée de soixante-douze ans.

Le 9 septembre, le sieur Leguery, maréchal ferrant à Chouy, a été arrêté sans motif par un délaceur ennemi qui l'a dévoué au martyre. L'adjoint au maire de Neuilly-Saint-Front l'a vu passer dans sa commune attaché à la queue d'un cheval. Leguery avait le visage ensanglanté et paraissait avoir reçu des coups de sabre. Il est mort deux jours après à l'hôpital de Soissons, à la suite des mauvais traitements qu'il avait subis.

Le 10, à Noroy-sur-Oure, le garde champêtre Veret, âgé de soixante-neuf ans, a été tué chez lui, alors qu'il était seul dans sa chambre avec des Allemands. Il a eu le crâne fracassé. Des voisins ont entendu une vitre se briser et une discussion s'est élevée; puis, subitement, tout bruit a cessé. On pense que Veret aura reçu un coup de crosse sur la tête pour avoir un peu trop vivement protesté contre le bris de son carreau.

Le 3 septembre également, le sieur Caron, âgé de soixante-dix ans, demeurant à Nouvilly-le-Franc, se trouvait dans la plaine, à deux cents mètres de sa maison, quand des soldats allemands, porteurs de brassards de la Croix-Rouge, arrivèrent en voiture près du village. Ils tirèrent sur lui sans motif et le blessèrent à la cuisse et à la main.

Le 31 août 1914, vers midi, M. Malaisé, chef de culture à la ferme de Lamorière, commune de Welles-Pérennes, envoia ses domestiques, Picard et Gorier, âgés le premier de dix-neuf ans et le second de dix-huit ans, chercher en voiture du pain à Montigny. Le soir, les deux jeunes gens n'étaient pas rentrés. Vers minuit, Gorier, grièvement blessé et se soutenant à peine, vint frapper aux volets de la maison. Pendant que son patron l'aidait à se mettre au lit, il lui raconta que les Allemands l'avaient poursuivi ainsi que son camarade, s'étaient emparés de son cheval et de sa voiture et lui avaient tiré des coups de fusil; puis que des uhans, survenant, lui avaient volé le billet de cent francs qu'il avait reçu au moment de son départ pour payer le pain et faire de la monnaie. Le pauvre garçon, dont la blessure affreuse laissait échapper les intestins, mourut dans la nuit.

Tandis que Gorier tombait mortellement atteint, Picard, poursuivi, ne tardait pas à être arrêté. Il fut d'abord conduit à Ferrières, puis transféré à Gréve-cœur-le-Petit.

En arrivant dans ce village, pendant que les soldats, dont beaucoup étaient ivres, enfonçaient les portes des maisons abandonnées et se livraient au pillage, il réussit à s'échapper et se réfugia dans la cour d'une ferme appartenant à M. Audefroy, fils du maire. Mais les Allemands y entrèrent derrière lui et le massacrèrent.

Les mêmes soldats pénétrèrent ensuite dans les bâtiments, y mirent le feu, puis sortirent en trainant le domestique Chatelain qu'ils allèrent jeter devant deux officiers qui, du haut de leurs chevaux, assistaient à la scène. Là, l'un des Allemands abattit le valet de ferme d'un coup de fusil tiré à bout portant. Les deux officiers, quelques instants auparavant, avaient menacé le maire de leurs revolvers parce qu'il essayait d'intervenir pour faire cesser le pillage.

A Ferrières, où les Allemands mirent le feu à plusieurs maisons, le cantonnier Luisin-Catez et sa femme furent asphyxiés dans leur cave.

Le même jour, une troupe ennemie fit son entrée à Mortemmer. Pendant le pillage de cette commune, le maire, M. Collard, âgé de soixante-treize ans, qui avait essayé de sauver un peu de son bien, fut brutalement frappé et dut passer toute la nuit au poste avec l'instituteur.

Les Allemands partirent le lendemain, à l'exception de quelques hommes de l'arrière qui se rendirent chez l'épicier Huille pour lui ré-

clamer du tabac. Comme il n'en avait pas, les soldats se saisirent de lui et, tout en le brutalisant, l'obligerent à les conduire chez le débâtant. Quand il fut arrivé devant la maison, il la leur indiqua de la main et fit demi-tour pour retourner chez lui; mais il fut aussitôt tué d'un coup de fusil au cœur.

Dans la soirée du 1^{er} septembre, après le départ des troupes françaises, le sieur Legent, de Monneville, réfugié à Avrechy, se quitta dans une rue de ce village avec un individu qui faisait partie d'une bande de gens à allures louches, porteurs de paniers ou de balots et dont quelques-uns étaient armés de fusils. Cet étranger lui cria, en se sauvant : « Je vais le dire aux Allemands, et tu verras demain. » Cette scène eut-elle vraiment quelque rapport avec les incidents qui suivirent? Toujours est-il que, le lendemain, comme les ennemis passaient en colonne, Legent, qui leur parlait avec animation, fut appréhendé, poussé contre un mur et fusillé.

Le 3 du même mois, le jeune Gerg, de Gouviex, âgé de seize ans, se rendait en voiture avec sa mère et sa sœur, Mme Auger, dans la direction de Saint-Leu. Prévenu en route que des troupes ennemis stationnaient à proximité, il jugea prudent de tourner bride; mais les Allemands, qui l'avaient aperçu, tirèrent aussitôt sur l'équipage. Gerg et sa sœur, mortellement blessés, succombèrent tous deux dans la journée. Leur mère eut le ventre labouré par une balle.

Le même jour, un autre jeune homme de Gouviex, Paul Descorps, âgé de dix-sept ans, qui allait à Creil à bicyclette, fut tué d'un coup de feu dans le dos et d'un coup de baïonnette à la gorge, au lieudit les Eguilles.

Le 3 septembre également, le sieur Caron, âgé de soixante-dix ans, demeurant à Nouvilly-le-Franc, se trouvait dans la plaine, à deux cents mètres de sa maison, quand des soldats allemands, porteurs de brassards de la Croix-Rouge, arrivèrent en voiture près du village. Ils tirèrent sur lui sans motif et le blessèrent à la cuisse et à la main.

Oise.

Dans le département de l'Oise, nous avons également eu l'occasion de relever encore un certain nombre de crimes commis par l'ennemi.

Dans le département de l'Oise, nous avons également eu l'occasion de relever encore un certain nombre de crimes commis par l'ennemi.

Le 31 août 1914, vers midi, M. Malaisé, chef de culture à la ferme de Lamorière, commune de Welles-Pérennes, envoia ses domestiques, Picard et Gorier, âgés le premier de dix-neuf ans et le second de dix-huit ans, chercher en voiture du pain à Montigny. Le soir, les deux jeunes gens n'étaient pas rentrés. Vers minuit, Gorier, grièvement blessé et se soutenant à peine, vint frapper aux volets de la maison. Pendant que son patron l'aidait à se mettre au lit, il lui raconta que les Allemands l'avaient poursuivi ainsi que son camarade, s'étaient emparés de son cheval et de sa voiture et lui avaient tiré des coups de fusil; puis que des uhans, survenant, lui avaient volé le billet de cent francs qu'il avait reçu au moment de son départ pour payer le pain et faire de la monnaie. Le pauvre garçon, dont la blessure affreuse laissait échapper les intestins, mourut dans la nuit.

Tandis que Gorier tombait mortellement atteint, Picard, poursuivi, ne tardait pas à être arrêté. Il fut d'abord conduit à Ferrières, puis transféré à Gréve-cœur-le-Petit.

En arrivant dans ce village, pendant que les soldats, dont beaucoup étaient ivres, enfonçaient les portes des maisons abandonnées et se livraient au pillage, il réussit à s'échapper et se réfugia dans la cour d'une ferme appartenant à M. Audefroy, fils du maire. Mais les Allemands y entrèrent derrière lui et le massacrèrent.

Les mêmes soldats pénétrèrent ensuite dans les bâtiments, y mirent le feu, puis sortirent en trainant le domestique Chatelain qu'ils allèrent jeter devant deux officiers qui, du haut de leurs chevaux, assistaient à la scène. Là, l'un des Allemands abattit le valet de ferme d'un coup de fusil tiré à bout portant. Les deux officiers, quelques instants auparavant, avaient menacé le maire de leurs revolvers parce qu'il essayait d'intervenir pour faire cesser le pillage.

A Ferrières, où les Allemands mirent le feu à plusieurs maisons, le cantonnier Luisin-Catez et sa femme furent asphyxiés dans leur cave.

Le même jour, une troupe ennemie fit son entrée à Mortemmer. Pendant le pillage de cette commune, le maire, M. Collard, âgé de soixante-treize ans, qui avait essayé de sauver un peu de son bien, fut brutalement frappé et dut passer toute la nuit au poste avec l'instituteur.

Les Allemands partirent le lendemain, à l'exception de quelques hommes de l'arrière qui se rendirent chez l'épicier Huille pour lui ré-

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

Caporal DESVERGNES, 7^e de marche de tirailleurs indigènes : grièvement blessé le 9 mai en allant chercher sous le feu de l'ennemi le corps d'un officier tué.

Sergent TREILLE, 15^e d'infanterie : a eu depuis le début de la campagne une conduite remarquable. Le 9 mai, s'est particulièrement distingué en conduisant sa demi-section à l'assaut des tranchées allemandes. Blessé au bras, a encouragé ses hommes en leur criant : « En avant ! les enfants ! la victoire est à nous. »

Sergent FOURNIER, 15^e d'infanterie : sur le front depuis le début de la campagne, a toujours montré la plus belle attitude au feu. Les 9, 10 et 11 mai, a entraîné remarquablement ses hommes à l'attaque des positions ennemis. A été grièvement blessé à la tête.

Sergent MAROQUE, 4^e tirailleurs indigènes : engagé en première ligne en rase campagne pendant les journées des 9, 10 et 11 mai, a su par son ascendant moral maintenir les hommes de sa section de mitrailleuses sous un feu violent d'ennemis; a réussi à faire fonctionner ses pièces d'une façon parfaite, faisant subir à l'ennemi des pertes sérieuses. Déjà cité à l'ordre de l'armée.

Adjudant LOREAU, 8^e zouaves de marche : a brillamment conduit sa section à l'attaque du 9 mai et a contribué au succès de la journée en dirigeant avec calme le feu de sa section soumise à un violent bombardement.

Audit LOREAU, 8^e de marche du 1^{er} étranger : excellent sous-officier, faisant partie de la compagnie de mitrailleuses du régiment. A, dans la journée du 9 mai, montré une fois de plus ses hautes qualités militaires. Sous-officier adjoint à son chef de section de mitrailleuses, remplit ses fonctions avec intelligence et énergie. A, de plus, pris le commandement d'une autre section de mitrailleuses qui avait perdu son chef.

Caporal STRENTZ, 2^e de marche du 1^{er} étranger : excellent caporal, se trouvant dans sa quinzième année de service à la légion; ayant eu le bras traversé par une balle dans la journée du 9 mai, n'a pas quitté les rangs. A, de plus, insisté pour ne pas être évacué et a continué son service à la compagnie.

Tambour FORNERIS, 1^{er} étranger : vieux légionnaire qui a fait preuve du plus bel esprit de dévouement à l'attaque du 9 mai. S'est approché à quelques mètres seulement d'une tranchée fortement occupée pour lancer des grenades sur les défenseurs; ses grenades épuisées, est resté sur place et, se servant de son fusil, a tué encore deux Allemands.

Sergent-major LECLERC, 7^e de marche de tirailleurs algériens : conduit admirable sous le feu les 9, 10 et 11 mai; par son courage et son intelligence, a contribué à la défense énergique du point le plus dangereux et le plus avancé d'une tranchée nouvellement établie.

Adjudant KOLANDEZ, 4^e tirailleurs algériens : blessé grièvement à la mâchoire pendant qu'il faisait la reconnaissance d'une position permettant de battre un terrain dangereux. Sous-officier d'une très grande bravoure.

Légionnaire HORNING, 2^e de marche du 1^{er} étranger : vieux légionnaire ayant déjà de vieux services avant la guerre. Se conduit parfaitement depuis le début des opérations. Le 9 mai, a été blessé par éclat d'obus au flanc gauche en accomplissant son service d'agent de liaison de sa section sous le feu très vif de mitrailleuses et n'a cessé jusqu'à la fin de la journée de commander énergiquement ses hommes et de les maintenir, en dépit des pertes, sur le terrain conquis.

Adjudant COURTIAL, 7^e de marche de tirailleurs algériens : après avoir entraîné sa section à l'assaut, est tombé blessé, mais a continué à encourager ses hommes avec un sang-froid superbe. Déjà cité au cours de la campagne. Blessé d'une chute grave de cheval en portant un ordre devant l'ennemi (août 1914); n'en a pas moins continué son service.

Lieutenant BINAND, 16^e d'artillerie : excellent officier qui a donné les plus beaux exemples de bravoure et d'énergie. Très grièvement blessé, a demandé, malgré ses souffrances, à ceux qui le soignaient, de retourner au feu.

Lieutenant CHIVORET, 27^e d'infanterie : a,

le 23 août 1914, maintenu sa section à la lisière d'un village, malgré un feu écrasant d'artillerie, n'a quitté le commandement que grièvement blessé et après avoir vu tomber presque tous ses soldats et gradés; n'est pas encore remis de sa blessure.

Lieutenant FARGE, 26^e d'infanterie : officier d'une haute valeur morale et d'une modestie rare, a toujours donné les plus beaux exemples de courage et d'entraînement, notamment le 28 août. A été mortellement frappé, le 3 octobre, en repoussant une attaque allemande sur ses tranchées.

Sous-lieutenant COURDEROT, 26^e d'infanterie : a, en toutes circonstances, fait preuve des plus belles qualités militaires; s'est, le 5 octobre, porté de sa propre initiative en terrain découvert, dans une tranchée plus exposée que la sienne, pour en assurer la

dimanche, après la mort du lieutenant qui s'occupait. A été lui-même tué à ce poste quelques instants après.

Chef de bataillon ETTRILLART, 208^e d'infanterie : blessé d'une balle dans la poitrine, le 28 août, a conservé ses fonctions jusqu'au moment où, le pied traversé d'une autre balle, il a dû abandonner le combat. Evacué et revenu sur le front, s'est, en toutes circonstances, signalé par son entrain, son énergie et son sang-froid.

Chef-lieutenant DESSENS, chef d'état-major d'un corps d'armée : chef d'état-major de première valeur. Esprit lucide, calme, pénétrant ; connaissances militaires très étendues. A réglé avec une grande compétence tous les détails de l'attaque d'une position ennemie et a su assurer la parfaite liaison de tous les services, contribuant ainsi pour une large part au succès final.

Chef-lieutenant GOUBEAU, 140^e d'infanterie : chef de corps de haute valeur ; par son énergie, son activité, sa décision, a su, en payant largement de sa personne, faire réaliser par son régiment des gains importants dans des circonstances difficiles (8 juin).

Chef de bataillon LAMARCHE, 137^e d'infanterie : s'est distingué depuis le début de la campagne. S'est porté le 7 juin à l'attaque avec deux de ses compagnies. Est resté sur la première ligne et a organisé la position ; a maintenu ensuite son bataillon pendant quatre jours consécutifs sous un violent bombardement, réconfortant ses hommes par sa présence, son calme et sa bonne humeur.

Chef de bataillon PERINETTI, 137^e d'infanterie : s'est élancé bravement en tête de son bataillon à l'attaque des tranchées allemandes, les a occupées et nettoyées en un instant, se battant comme un simple soldat.

S'est porté ensuite, de sa propre initiative, en soutien du bataillon de première ligne.

Très éprouvé, a organisé la position conquise et repoussé les contre-attaques allemandes (7 juin).

Chef-lieutenant JULLIEN, 8^e génie : a brillamment assuré, depuis le début de la guerre et dans des circonstances souvent difficiles, le service radiotélégraphique de l'armée. S'est prodigieusement avec une inlassable activité et une ingéniosité des plus heureuses dans ses résultats pour l'organisation du réglage du tir de l'artillerie au moyen des avions.

Chef-lieutenant FISCHMEISTER, 137^e d'infanterie : s'est distingué au combat du 22 août 1914 où, par son sang-froid et son coup d'œil, grâce à une mise en batterie de sa section de mitrailleuses, sous un feu violent, il a arrêté la marche des Allemands. A été blessé, est revenu au front non encore guéri et, à l'attaque du 7 juin, s'est dépassé sans souci du danger pour appuyer à tout instant, du feu de ses mitrailleuses, les troupes engagées.

Chef-lieutenant BRISOUX, 137^e d'infanterie : officier d'une énergie et d'une bravoure hors de pair, est tombé glorieusement au milieu de ses hommes, dont il était adoré et qu'il reconfortait par son exemple, sous un terrible bombardement (9 juin).

Chef-lieutenant RUAULT, 93^e d'infanterie : moralement atteint le 9 juin, en maintenant sa section pendant deux jours sous le feu d'un bombardement intense.

Chef-lieutenant BABIAU, 137^e d'infanterie : officier d'une énergie et d'une bravoure remarquables. Blessé le 22 août, est revenu au front aussitôt guéri. Commandant de compagnie, a su gagner par son exemple le cœur de ses hommes qu'il conduit où il veut.

Chef-lieutenant TEZE, 430^e d'infanterie : excellent officier, doué d'un grand courage, donnant à ses hommes l'exemple des plus hautes vertus militaires ; s'est toujours présenté pour les missions difficiles et périlleuses, notamment le 13 juin au soir, après l'explosion d'une mine française. Le 14, a trouvé une mort glorieuse après l'explosion d'une mine allemande, en se portant dans la tranchée des entonnoirs pour reconnaître les effets de l'explosion.

Chef-lieutenant DRAPEAU, 293^e d'infanterie : blessé au début de la campagne le 27 août 1914, a rejoint le front à peine guéri. De bravoure calme et réfléchie, a pris un ascendant remarquable sur ses hommes. Tué en organisant, pendant la nuit du 15 juin, une nouvelle tranchée.

Chef-lieutenant TADDEI, 293^e d'infanterie : le 10 juin 1915, ayant reçu l'ordre, au cours d'un violent bombardement par l'artillerie allemande, de conduire une corvée chargée

de ravitailler le 243^e régiment d'infanterie en munitions, a été blessé à la main gauche et à la joue gauche. A rempli sa mission avant de se faire panser et en fait rendre compte à son capitaine avant d'être évacué.

Chef de bataillon LAFISSE, 202^e d'infanterie : son bataillon occupant un secteur soumis à des bombardements violents et répétés, et à des explosions de mines, à proximité immédiate de l'ennemi, a largement concouru à la mise en état de défense de ce secteur et a communiqué à tous les soldats de son bataillon son entrain et son courage en payant, jour et nuit, de sa personne, particulièrement dans les moments critiques. Déjà cité à l'ordre de la brigade.

Chef de bataillon ROBERT, 202^e d'infanterie : officier très brave et très énergique, a beaucoup contribué à l'organisation d'un secteur très difficile, à proximité immédiate de l'ennemi, sachant, malgré de violents bombardements et des explosions de mines, communiquer à ses hommes son entrain, son dévouement et un moral élevé, payant jour et nuit de sa personne. Déjà cité à l'ordre du régiment.

Chef de bataillon BAZIN, 202^e d'infanterie : commandé pendant un mois des embuscades périlleuses à 500 mètres en avant de nos lignes. A été blessé dans la nuit du 26 au 27 juin 1915 pendant un corps à corps extrêmement violent, au cours duquel il a fait un prisonnier et, malgré sa blessure, a continué à pousser ses hommes en avant en leur criant : « Je suis blessé, mais ça ne fait rien ; en avant ! »

Abbé SOURY-LAVERGNE, aumônier : depuis le mois de janvier, n'a cessé de donner dans les tranchées des preuves d'un froid courage, d'un dévouement à toute épreuve et du patriotisme le plus éclairé. En dernier lieu, au cours des affaires des 9, 10 et 14 juin, est resté sur la ligne de feu pour encourager les combattants de ses bonnes paroles et pour secourir les moribonds ; a transporté sur son dos des blessés jusqu'au poste de secours le plus voisin. Est devenu populaire dans la brigade où il fait l'admiration de tous.

Chef de bataillon FOURNIE, 202^e d'infanterie : officier très énergique. Au front depuis le début, a, dans toutes les circonstances, fait preuve d'initiative, de courage et d'intelligence, incluant ainsi à ses hommes un moral très élevé ; s'est particulièrement distingué le 26 juin ; une forte mine allemande ayant fait sauter une partie de la tranchée de première ligne qu'il occupait, ensevelissant deux sections de sa compagnie, a immédiatement occupé l'entonnoir avec ce qui lui restait d'hommes, malgré une vive fusillade, et a commencé immédiatement la mise en état de défense. Déjà cité à l'ordre du régiment. A reçu trois blessures au mois de septembre.

Chef-lieutenant POSTEL, 202^e d'infanterie : très brillante conduite pendant le bombardement du 23 juin ; s'est porté immédiatement au point le plus exposé ; par son ascendant sur ses soldats mitrailleurs, les a maintenus à leur poste ; a, sous un feu nourri d'artillerie et de bombes, fait retirer des abris effondrés le corps d'un adjudant, d'un caporal et de deux soldats tués et fait dégager et remettre en batterie une pièce retirée d'un abri éboulé.

Chef-lieutenant ROLET, 202^e d'infanterie : s'est toujours fait remarquer par son courage et son sang-froid dans le secteur occupé par sa compagnie ; a enterré de nombreux morts dans des endroits exposés au feu de l'ennemi ; le 26 juin, après l'explosion d'une mine, s'est porté en avant avec ses hommes pour occuper l'entonnoir malgré une vive fusillade, et s'est dépassé sans compter pour l'organisation de la nouvelle position. Déjà cité à l'ordre de la division.

Chef-lieutenant BALSIER, 202^e d'infanterie : commande une équipe de mortiers, renversé par l'éclatement d'une bombe, a dégagé ses mortiers, rallié ses hommes et repris son tir malgré la violence du bombardement, donnant ainsi un très bel exemple de sang-froid et de bravoure. Déjà cité à l'ordre du régiment.

Chef-lieutenant FERTÉ, 202^e d'infanterie : en sa qualité de prêtre, remplit au régiment les fonctions d'aumônier ; donne à tous le plus bel exemple de courage et de dévouement. S'est particulièrement distingué, le 21 décembre, en allant chercher les blessés en avant de nos lignes et, le 26 juin, après l'explosion d'une mine allemande, en descendant dans l'entonnoir, malgré une vive fusillade, pour chercher un homme à moitié enseveli qu'il a dégagé et rapporté sur son dos. Déjà cité à l'ordre du régiment.

Chef-lieutenant DRAPEAU, 293^e d'infanterie : blessé au début de la campagne le 27 août 1914, a rejoint le front à peine guéri. De bravoure calme et réfléchie, a pris un ascendant remarquable sur ses hommes. Tué en organisant, pendant la nuit du 15 juin, une nouvelle tranchée.

Chef-lieutenant TADDEI, 293^e d'infanterie : au cours d'un bombardement, un paréclat protégeant son escouade ayant été renversé par une bombe, n'a pas hésité à s'exposer au feu, en terrain découvert, pour le reconstruire

avec des sacs à terre ; a été grièvement blessé. Déjà cité à l'ordre de la brigade.

Soldat QUESNEL, 202^e d'infanterie : a donné à ses camarades le plus bel exemple de bravoure et de sang-froid pendant le bombardement du 23 juin. Son chef de section ayant été tué ainsi que le caporal chef de la pièce voisine, a maintenu chacun à son poste jusqu'à l'arrivée du lieutenant et s'est dépassé activement sous un bombardement intense pour retirer, des abris éboulés, les corps des hommes tués et la 2^e pièce qu'il a immédiatement remise en batterie. Déjà cité à l'ordre de la brigade.

Soldat LELONG, 33^e d'infanterie : a commandé pendant un mois des embuscades périlleuses à 500 mètres en avant de nos lignes. A été blessé dans la nuit du 26 au 27 juin 1915 pendant un corps à corps extrêmement violent, au cours duquel il a fait un prisonnier et, malgré sa blessure, a continué à pousser ses hommes en avant en leur criant : « Je suis blessé, mais ça ne fait rien ; en avant ! »

Soldat BAZIN, 202^e d'infanterie : commandé avec sang-froid et bravoure ; le 13 juin, un projectile allemand ayant fait exploser un dépôt de munitions dans le secteur de sa compagnie, rallié les hommes affolés, les a fait réécouper la tranchée éboulée et, faisant dégager les mortiers ensevelis, les a réinstallé et tirer malgré la violence du bombardement, payant de sa personne et donnant ainsi un bel exemple de sang-froid et de bravoure.

Soldat FOURNIE, 202^e d'infanterie : officier très énergique. Au front depuis le début, se bat comme un simple soldat. S'est porté ensuite, de sa propre initiative, en soutien du bataillon de première ligne. Très éprouvé, a organisé la position conquise et repoussé les contre-attaques allemandes (7 juin).

Soldat BALENSI, 28^e compagnie d'aérosiens : officier aviateur de premier ordre qui, dès sa prise du commandement, a donné une vigoureuse impulsion à son unité. A rendu les plus grands services à l'artillerie pour le réglage du tir. A dirigé avec le plus grand sang-froid la manœuvre de son ballon les 25 mai et 7 juin sous un feu particulièrement précis de l'artillerie ennemie, dans un terrain difficile et très exposé.

Soldat SAGNARD, observateur, chef de la section de photographie : officier d'infanterie, blessé au début de la campagne, ayant pris part à plusieurs affaires. Rend comme observateur des services de premier ordre. Donne l'exemple du plus grand sang-froid et de la plus grande bravoure sous le feu de canons spéciaux. A, le 27 avril, résolument attaqué un avion allemand, qu'il a obligé à prendre la fuite.

Soldat BENOIS, escadrille M-S. 31 : observateur en avion de premier ordre, qui a effectué de nombreuses reconnaissances à longue portée pour le compte de l'armée. Remarquable par la netteté, la précision de ses renseignements. Conserve, sous le feu des canons spéciaux, le plus beau sang-froid. A attaqué un avion allemand le 27 avril et l'a obligé à faire demi-tour.

Soldat BERTHIN, escadrille C. 17 : officier aviateur d'élite. A été blessé dans un accident d'atterrissement le 26 janvier 1915, au retour d'une chasse contre un avion allemand. A eu à plusieurs reprises son avion atteint par des éclats d'obus, en particulier le 2 juin, où il a réussi, grâce à son sang-froid, à atterrir avec un appareil si gravement endommagé que son remplacement a été jugé nécessaire.

Soldat LARREU, escadrille M-F. 5 : excellent officier observateur qui rend des services particulièrement appréciés. A effectué de nombreuses reconnaissances périlleuses et s'est particulièrement distingué, le 23 mai, en attaquant résolument à coups de mosqueton un avion allemand qu'il a obligé à rentrer dans ses lignes.

Soldat SCHLUMBERGER, escadrille C. 17 : jeune officier très audacieux et très crâne, rend d'excellents services comme observateur en avion. A eu, à plusieurs reprises, l'avion où il avait pris place, atteint par des éclats d'obus (26 mai, 30 mai, 3 juin) et continue à montrer le même allant. A résolument attaqué, le 12 mai, un avion allemand.

Soldat CHAUVIN, escadrille C. 17 : officier d'une audace et d'un sang-froid remarquables. Rend comme observateur en avion des services particulièrement appréciés. A exécuté de nombreuses reconnaissances sous le feu des canons spéciaux. A deux reprises, a résolument attaqué des avions allemands.

Sous-lieutenant BATALLA dit BATAILLE, escadrille C. 17 : observateur dans une escadrille de corps d'armée, s'acquitte sous le feu, avec une bravoure et une calme admirables, des missions périlleuses qui lui sont journalièrement confiées (réglages de tir, reconnaissances, etc...). A eu l'appareil où il avait pris place atteint à plusieurs reprises par des éclats d'obus, notamment le 2 juillet où un lancer-grenade a été presque entièrement sectionné.

Sous-lieutenant VIROLET, observateur, et adjudant SISMANOGLOU, escadrille M-F. 44 : attaqué au cours d'un réglage par un avion de chasse, ont accepté le combat malgré la supériorité de l'ennemi, l'ont obligé à se replier et ont continué la poursuite sous un feu violent d'artillerie et de mitrailleuses, jusqu'à ce qu'un obus, atteignant leur avion, provoque leur chute dans les lignes ennemis. Sont morts glorieusement.

Sous-lieutenant BÉNARD, 351^e d'infanterie : a fait preuve, depuis le début de la campagne, du plus grand courage dans tous les combats auxquels il a pris part, notamment le 7 septembre, où il est tombé mortellement frappé en entraînant sa compagnie dont le chef venait d'être blessé.

Adjudant BOLLAND, escadrille M-F. 5 : se distingue par un sang-froid et une endurance admirables ; a accompli de nombreuses reconnaissances dans des conditions très difficiles.

S'est particulièrement distingué en attaquant résolument le 23 mai un avion allemand qu'il a obligé à rentrer dans ses lignes.

Adjudant MALLER, escadrille C. 17 : sous-officier aviateur modèle. Se dépense sans compter, accompagnant presque entièrement sectionné par un éclat d'obus, a dit au commandant de la compagnie : « Serrez-moi la main, je suis fichu ; mais cela ne fait rien, c'est pour mon pays ! »

Sous-lieutenant DUPEYRON, 102^e d'infanterie : s'est distingué, depuis le début de la campagne, de sa compagnie avec sang-froid et son énergie. A été tué, le 26 septembre 1914, alors qu'il résistait bravement, à la tête de sa compagnie, à l'attaque d'un ennemi bien supérieur en nombre.

CAPAGNIE DU GENIE 7/13 : sur le front depuis six mois, a pris part, en tête de colonne, à dix assauts. Pendant une période d'attaque, elle a, par ses approches à la sape et à la mine et malgré les bombardements journalier répétés, contribué pour une grande part à l'enlèvement d'une position importante.

Caporal MARTIN, 51^e d'infanterie : au combat du 5 septembre 1914, est resté à son poste dans une ferme que sa compagnie évacuait ; a débordé avec la plus belle bravoure son capitaine mortellement atteint ; a été tué au cours de cette lutte.

Chef de bataillon TAVERA, 173^e d'infanterie : officier supérieur très brillant ; a rendu des services signalés pendant la campagne. A été tué glorieusement en entraînant son bataillon à l'attaque d'une position ennemie.

Chef de bataillon BRESSY, 173^e d'infanterie : officier supérieur d'une haute valeur morale et d'une bravoure éprouvée. A donné en toutes circonstances le plus bel exemple du devoir et a été blessé grièvement en allant personnellement reconnaître un point très dangereux de la première ligne.

Chef de bataillon ROQUES, observateur : officier de grande valeur, a montré dans l'exécution de toutes les missions qui lui ont été confiées le plus bel esprit de sacrifice et de dévouement. Disparu avec son pilote au cours d'une mission de bombardement, le 15 juin, après avoir rendu comme observateur les services les plus signalés.

Chef de bataillon MENDIGAL, observateur : officier très distingué depuis le début de la campagne, a rendu des services signalés dans des conditions très difficiles, dans raison de l'activité des batteries adverses spéciales, dans le secteur où il opère.

Chef de bataillon BLUZET, 223^e d'infanterie : chef de corps de valeur exceptionnelle, doué d'un ascendant personnel considérable sur son régiment, grâce à son expérience, son tempérament chaud, son activité inlassable. Chargé d'organiser et de diriger les attaques, des 19 et 20 juin 1915, a assuré le succès de l'opération par les soins minutieux et attentifs données à la préparation, comme par sa vigueur et son entraînement dans l'exécution. S'était déjà distingué grandement les 4 et 5 septembre 1914.

Médecin aide-major CARREL-BILLARD, direction du service de santé : a rendu depuis le début de la mobilisation les services les plus éminents à l'armée par ses travaux scientifiques et l'application de ses découvertes au traitement des grands blessés.

Chef de bataillon POTRON, à titre temporaire au 68^e régiment d'infanterie : officier supérieur d'un élan et d'un courage admirables. Déjà cité trois fois à l'ordre de l'armée. Blessé très grièvement le 2 juillet 1915 alors qu'il entraînait deux

son bataillon de chasseurs une unité hors de pair. Par son initiative personnelle, son courage ardent et manifeste, par l'audace de ses dispositions, a contribué dans la plus large mesure à paralyser l'effort de l'ennemi dans l'attaque du 30 juin au 2 juillet 1915.

Chef de bataillon CHÉDEVILLE, état-major d'une armée : jeune officier supérieur de toute première valeur, aussi brillant officier de troupe qu'officier d'état-major accompli. Est un collaborateur précieux par son coup d'œil, son esprit de décision et ses qualités remarquables d'énergie et de sang-froid.

Lieutenant-colonel LECOINET, 21^e d'infanterie : chef de corps de grande valeur, calme, énergique, donnant partout et toujours l'exemple du devoir et de la bravoure ; est resté constamment en première ligne avec son régiment, du 9 au 19 juin 1915, et a dirigé, pendant cette période, les opérations qui ont eu pour résultat la prise d'ouvrages et de positions importantes.

Chef de bataillon SEYMOUR-THIVIER, 21^e d'infanterie : le 16 juin 1915, a débouché en tête de ses deux premières compagnies pour se porter à l'attaque des tranchées allemandes. Très grièvement blessé au début de l'action, n'a cessé d'encourager ses hommes. A des soldats qui voulaiient le mettre à l'abri et l'emporter à l'arrière, a dit : « Laissez-moi, mes amis, continuez à marcher. Voilà la direction ». Est resté ainsi, sous le feu, pendant plus de six heures. Large plaie profonde par éclat d'obus à la cuisse gauche avec fracture du fémur.

Chef de bataillon BADEL, 23^e d'infanterie : officier supérieur remarquable par son coup d'œil sur le terrain et son grand ascendant sur ses hommes ; a assisté à tous les combats de son régiment et s'y est fait constamment remarquer par les mêmes brillantes qualités.

Chef de bataillon FELICI, 55^e d'infanterie : au cours d'une très puissante attaque de l'ennemi, chargé de prendre le commandement du secteur de droite de la brigade en plein combat, a su en organiser, avec la plus grande activité et la plus belle énergie, la défense, et déclencher les contre-offensives qui ont permis de regagner du terrain malgré la faiblesse des effectifs dont il disposait et de s'y maintenir les jours suivants.

Colonel BALAGNY, 65^e d'infanterie : s'est partout prodigie sur les points les plus périlleux de la ligne de feu, animant ses hommes et les entraînant par son exemple. Atteint de trois blessures, le 8 septembre 1914, n'est pas encore guéri. Officier très brave.

Lieutenant-colonel LAFFAILE, 62^e d'infanterie : officier d'une rare valeur et de la plus grande bravoure, véritable entraîneur d'hommes. Blessé très grièvement d'une balle à la tête au combat du 7 septembre 1914, a subi l'ablation d'un œil.

Chef de bataillon LARIVIÈRE, 29^e d'infanterie : tous les officiers de l'active de son régiment ayant été mis hors de combat, a pris le commandement le 27 août, et l'a exercé avec la plus grande énergie les jours suivants. A été grièvement atteint le 6 septembre 1914, de deux blessures dont il n'est pas encore remis.

Chef de bataillon DE SINSIRGUE, 29^e d'infanterie : a commandé son bataillon avec la plus grande énergie du 27 août au 7 septembre 1914. A fait preuve de plus grand courage et du plus grand sang-froid. A été grièvement blessé au pied le 7 septembre 1914, est resté infirme depuis.

Capitaine SALEL, bombardier à l'escadrille V. B. 103 : officier de grande valeur, s'est signalé, dans le début de la campagne, par sa brillante attitude au feu et un sens militaire très développé. Blessé deux fois, deux fois revenu au front après évacuation. N'étant plus en état de continuer le service de troupe, a demandé l'emploi d'observateur. Cité à l'ordre du premier groupe des escadrilles de bombardement, le 12 mars 1915, et à l'ordre de l'armée, le 16 mai 1915, pour des reconnaissances particulièrement difficiles et périlleuses ; a accompli avec succès, depuis cette époque, plusieurs raids de longue envergure. A dirigé d'une façon supérieure la formation de tous les observateurs du groupe.

Chef d'escadron FONDEUR, 8^e d'artillerie : a montré, pendant les combats du 19 au 27 juin 1915, les plus grandes qualités de calme et de sang-froid. S'est dépassé jour et nuit pour diriger le feu de son artillerie avec une

habileté technique parfaite. A infligé de très fortes pertes à l'ennemi, et a ainsi contribué pour une large part au succès de l'offensive de la division.

Medecin inspecteur SIEUR, chef du service d'une armée : a successivement rempli, depuis le 2 août 1914, les fonctions de directeur du service de santé d'un corps d'armée et de chef supérieur du service de santé d'une armée. Très bien noté par le général commandant le corps d'armée. Depuis son arrivée à l'armée, s'est distingué par ses qualités d'organisateur et de directeur, y apporté beaucoup d'intelligence et d'activité.

Lieutenant-colonel COLIN, 26^e d'infanterie : excellent chef de corps qui a livré de brillants combats à la tête de son bataillon. A mis en relief de belles qualités militaires au cours d'une attaque récente, en engageant avec habileté son régiment et en contribuant ainsi aux heureux résultats obtenus. Déjà cité deux fois à l'ordre de l'armée.

Capitaine BRISBACH, 130^e d'infanterie : délié de toute obligation militaire, a repris le service pour la durée de la guerre. Malgré ses 62 ans, a fait preuve de beaucoup de bravoure, de l'entrain et de l'endurance d'un jeune homme. Blessé le 23 septembre 1914, a été amputé de la jambe droite. A été cité à l'ordre du corps d'armée.

Chef de bataillon RANDIER, 8^e zouaves : le 16 juin 1915, a conduit son bataillon à l'assaut avec un brio et un courage admirables. A enlevé quatre lignes successives de tranchées. Blessé, a refusé de se laisser enlever tant que la position ennemie n'a pas été solidement occupée.

Chef de bataillon BÉZARD, 33^e d'infanterie : officier supérieur représentant un soldat de tout premier ordre qui, étant en retraite, est venu prendre sa place dans le rang pour y donner en tous points le plus bel exemple. Grièvement blessé aux tranchées.

Lieutenant-colonel CHARDOUILLET, 128^e d'infanterie : chef de corps d'élite, plein d'activité et de bravoure, qui fait de son régiment une unité vigoureuse et bien en mains ; a montré de l'énergie et de l'habileté les 23, 24 et 25 juin 1915. A conquis un terrain important qu'il a bien défendu contre de fureuses contre-attaques ennemis.

Au grade de chevalier

Chasseur TURLET, 9^e bataillon de chasseurs : modèle du brave et bon soldat. Blessé une première fois, le 27 août 1914, une deuxième fois, le 10 septembre, a demandé à ne pas être évacué. Blessé une troisième fois, le 15 septembre, et médailleur pour sa belle conduite, est revenu au front à peine guéri. Vient d'être, pour la quatrième fois, grièvement blessé et restera probablement infirme, les deux jambes brisées et un bras fortement abîmé. A fait l'admiration de tous par le courage avec lequel il supportait ses souffrances, n'exprimant, à son commandant, qu'une seule crainte, celle de ne pas être guéri assez tôt pour finir la campagne avec le bataillon.

Lieutenant SEYSSON, 56^e bataillon de chasseurs : belle conduite au feu. A été blessé grièvement en entraînant sa section à l'assaut d'une position fortement organisée. Sous-lieutenant GRAS, 418^e d'infanterie : blessé une première fois comme agent de liaison, est retourné au front comme chef de section. Grièvement atteint de plusieurs blessures dont l'une entraîne la perte de l'usage d'un membre, s'est écrit : « Tant pis, mais c'est pour la France ».

Capitaine DELIBES, 55^e d'infanterie : capitaine de réserve. Commandant de compagnie. Officier de grand mérite qui s'est montré depuis le début de la campagne chef énergique, intelligent et actif, soldat courageux. Blessé une première fois le 26 août 1914, a été blessé dû à l'explosion de plusieurs fourneaux de mine convenablement placés et judicieusement chargés.

Capitaine BOULESTEIX, 167^e d'infanterie : à l'attaque du 8 juin 1915, a entraîné brillamment sa compagnie à l'assaut, enlevant, malgré le feu des mitrailleuses, trois lignes de tranchées ennemis. Privé de ses officiers, a assuré toute la nuit l'organisation de la position conquise, malgré les plus grandes difficultés.

Lieutenant BLIN, 169^e d'infanterie : avec un courage admirable, un sang-froid imperturbable, un mépris absolu du danger, a dirigé sa compagnie dans la défense des tranchées qui lui avait été confiée. Pendant quatre jours et trois nuits, se tenant constamment au milieu de ses hommes, a réussi, malgré de terribles bombardements et de nombreuses attaques extrêmement violentes, à éclipser tout son monde et à conserver intacte la position très importante qu'il occupait.

Chef de musique VIDAL, 20^e d'infanterie. Médecin-major FOUCHEAU, quartier général d'un groupe des armées : n'étant pas appelé, par son âge, à occuper, aux armées en campagne, un emploi actif, et étant pourvu, à Paris, d'un poste de tout repos, a demandé à partir, a rendu de très grands services et exerce ses fonctions avec un dévouement extrême. Belle attitude sur le terrain de l'action.

Capitaine VERNET, 9^e bataillon de chasseurs : s'est particulièrement distingué en s'élançant à l'assaut d'une tranchée ennemie. Blessé grièvement, a fait preuve d'un admi-

rable courage en se portant auprès de son commandant pour le renseigner.

Sous-lieutenant VALENTIN, 15^e bataillon de chasseurs : a fait preuve du plus grand sang-froid et d'un réel mépris du danger dans la journée du 30 juin 1915. A été grièvement blessé en entraînant sa section dans une contre-attaque sous un feu meurtrier.

Capitaine BERNARD, état-major d'une division : blessé très grièvement le 4 juillet 1915 en accomplissant une mission périlleuse très importante qu'il a su mener à bonne fin.

Lieutenant DE L'EPINE, 72^e d'infanterie : officier de réserve de première valeur, d'une énergie et d'une bravoure à toute épreuve. Cité deux fois à l'ordre de l'armée, atteint de deux blessures, l'une du 2 octobre 1914, ayant occasionné l'ablation de l'auriculaire droit, l'autre, le 25 avril 1915, rendant pour très longtemps la main gauche inerte et paralytique.

Capitaine GUÉPIN, 147^e d'infanterie : officier d'une rare énergie. Blessé d'un éclat d'obus qui lui a fracturé l'avant-bras, est resté à son poste dans les tranchées pendant plusieurs jours jusqu'à la relève de sa compagnie. Première blessure au bras en août 1914. A déjà obtenu deux citations.

Capitaine CONDUSSIER, 169^e d'infanterie : officier de la plus grande valeur qui a fait ses preuves aussi bien dans l'organisation des approches d'une ligne ennemie que dans l'exécution d'une attaque. A des qualités militaires de premier ordre ; méthode, ténacité, activité, entraîn, bravoure, qu'il a montrées, non seulement dans les combats du 12 au 15 mai, mais récemment encore, les 1^{er} et 2 juillet, en résistant à de nombreuses contre-attaques dirigées sur un point important de son front et en conservant des tranchées soumises à un bombardement prolongé et bien réglé par obus de gros calibre et de mines aériennes.

Capitaine GIRARD, 167^e d'infanterie : aux combats des 15 et 16 mai 1915, a été l'âme de l'attaque et de l'organisation de son sous-secteur. A contribué pour la plus large part à l'enlèvement des tranchées solidement défendues par l'ennemi, à leur conservation sous un bombardement intense et malgré la violence de plusieurs contre-attaques ; s'est à nouveau distingué au cours de l'attaque du 31 mai 1915.

Capitaine VAUCONSANT, 132^e d'infanterie : blessé une première fois le 17 septembre 1914 par un éclat d'obus au pied, a refusé de se laisser évacuer. A néanmoins dû être envoyé sur une formation sanitaire de l'arrière, le 3 octobre, et médailleur pour sa belle conduite, est revenu au front à peine guéri. Vient d'être, pour la quatrième fois, grièvement blessé et restera probablement infirme, les deux jambes brisées et un bras fortement abîmé. A fait l'admiration de tous par le courage avec lequel il supportait ses souffrances, n'exprimant, à son commandant, qu'une seule crainte, celle de ne pas être guéri assez tôt pour finir la campagne avec le bataillon.

Chef de bataillon LARIVIÈRE, 29^e d'infanterie : a été blessé le 15 septembre 1914 à côté de son chef de section. Réserviste arrivé dès le début des hostilités. Très bon chasseur. A été amputé de la jambe gauche.

Chef de bataillon PODEVIN, 9^e bataillon de chasseurs : excellent chasseur toujours prêt à se porter au danger, blessé pendant qu'il assurait son service de guettement dans la tranchée. A perdu l'œil gauche.

Chef de bataillon DUGARDIN, 13^e bataillon de chasseurs : a été blessé le 10 septembre 1914, a été laissé sur le terrain et porté comme disparu. A été amputé du membre inférieur gauche. Très bon chasseur qui a toujours fait son devoir.

Chef de bataillon MILLOT, 18^e bataillon de chasseurs : a été blessé dans une tranchée de première ligne, le 8 novembre 1914, au moment du lancement de pétards sur une tranchée allemande. Très bon chasseur.

Chef de bataillon DEMEY, 9^e bataillon de chasseurs : a été blessé le 23 octobre 1914, dans la tranchée, pendant qu'il assurait son service de guettement. S'était, au préalable, distingué comme patrouilleur. Très méritant, a été amputé de l'œil gauche.

Chef de bataillon DUQUESNOY, 9^e bataillon de chasseurs : d'une activité infatigable. Grièvement blessé, le 9 novembre 1914, à l'œil, en assurant son service de guettement de tranchée. A subi l'enucleation de l'œil gauche.

Caporal DUYTSCHERER, 9^e bataillon de chasseurs : grade modèle, d'un sang-froid et d'un dévouement à toute épreuve. A été grièvement blessé, le 10 octobre 1914, par une bombe, au moment où il se portait au secours de trois de ses chasseurs également atteints. A été amputé de la jambe droite.

Chef de bataillon ENGLEBERT, 9^e bataillon de chasseurs : a été blessé, le 4 décembre 1914, pendant qu'il se faisait remarquer par son adresse et son sang-froid. A subi la désarticulation de l'épaule droite.

Chef de bataillon MARCK, 9^e bataillon de chasseurs : conducteur à la section de mitrailleuses du bataillon. A été blessé grièvement par un éclat d'obus, le 15 septembre 1914, alors qu'il ravitaillait la section de mitrailleuses sous un feu violent. A été amputé de la jambe gauche.

Chef de bataillon PIRON, 9^e bataillon de chasseurs : chef énergique. Blessé grièvement en se portant bravement en avant sous une rafale d'obus le 15 septembre 1914. A été amputé de la jambe gauche.

Chef de bataillon ROUGE, 9^e bataillon de chasseurs : a été blessé le 15 septembre 1914 dans un assaut à la baïonnette. Son audace et son sang-froid ont fait l'admiration de tous. A été amputé de la jambe gauche.

Chef de bataillon TAHON, 9^e bataillon de chasseurs : chasseur plein d'entrain. S'est toujours fait remarquer par son mépris du danger et sa

bavoure, a été grièvement blessé le 15 octobre 1914 en se portant à l'attaque d'un village. A été amputé de la jambe gauche.

Chasseur JAMONNEAU, 9^e bataillon de chasseurs : chasseur modèle, blessé grièvement en allant occuper une tranchée avancée le 25 octobre 1914. A subi l'ablation d'une oreille et d'un oreil.

Chasseur MICHELLE, 9^e bataillon de chasseurs : chasseur modèle, a été blessé grièvement en allant occuper une tranchée avancée le 25 octobre 1914. A été amputé du pied droit.

Sergent VILLIÈRE, 13^e bataillon de chasseurs : blessé le 12 décembre 1914 à la suite de l'explosion d'une grenade. N'a cessé de montrer une bonne humeur et un entraînement qui ont beaucoup contribué à maintenir le moral de la section. Très bon sous-officier qui a déjà été l'objet d'une citation à l'ordre du du

Caporal BRULE, escadrille V B 103 : n'a cessé de se signaler à la tête de son escadrille en donnant à ses pilotes le plus brillant exemple d'audace et de sang-froid au cours d'opérations de bombardement particulièrement périlleuses. A toujours réussi à remplir les missions dont il était chargé, sans se laisser détourner par la canonnade et en repoussant les attaques de l'aviation ennemie.

Sous-lieutenant COMITI, 110^e d'infanterie : a été blessé d'une balle au bras gauche le 7 mars 1915, à l'attaque d'un fortin. A été amputé du bras gauche.

Chef de bataillon VILLEMAN, 18^e bataillon de chasseurs : réserviste d'une classe ancienne, a montré pendant l'occupation d'un secteur un grand courage et un réel mépris du danger.

Sous-lieutenant DEFEVIN, 19^e d'infanterie : blessé le 18 décembre 1914 pendant l'organisation d'une position. Très bon chasseur ; très méritant. A été amputé de l'avant-bras gauche.

Chef de bataillon LEPRAND, 18^e bataillon de chasseurs : blessé en corvée régulière d'alimentation par un éclat d'obus le 5 octobre 1914. Très bon chasseur, a toujours eu une bonne conduite. A subi l'amputation de l'avant-bras gauche.

Chef de bataillon PITON, 18^e bataillon de chasseurs : a brillamment enlevé la moitié de sa compagnie à l'attaque d'une ligne de défense ; a culbuté les postes avancés ennemis, après avoir fait couper les fils de fer qui les entouraient ; a abordé ensuite la ligne de défense et a commencé la destruction du deuxième réseau de fil de fer ; ne s'est retiré à hauteur des éléments voisins bloqués par le feu qu'à propos d'avoir éprouvé des pertes sérieuses et avoir été menacé d'enveloppement.

un magnifique exemple de courage et d'énergie. A dû être amputé du bras droit.

Chef de b

bois. Bon soldat, s'est toujours bien tenu au feu. Soldat RAYNAUD, 108^e d'infanterie : amputé de la jambe gauche. Blessé le 30 septembre 1914 dans la tranchée de première ligne; bon soldat, a donné toute satisfaction à ses chefs au cours de la campagne. Sergeant CHEVET, 108^e d'infanterie : a été blessé dans la tranchée de première ligne. Bon sous-officier, belle conduite au feu. A été amputé de la main gauche. Soldat LACOMBE, 108^e d'infanterie : amputé du bras gauche. Blessé le 7 septembre 1914. Était à son poste de combat et remplissait les fonctions de tireur. A eu le bras gauche fracassé par un éclat d'obus. Excellent sujet. A eu une brillante conduite au feu. Soldat INCONNU, 108^e d'infanterie : blessé d'un éclat d'obus, le 30 septembre 1914, au moment où la compagnie à laquelle il appartenait attaquait un bois occupé par l'ennemi. Bon soldat, qui a toujours fait preuve de courage au cours de la campagne. A été amputé de la cuisse gauche. Soldat GARDET, 108^e d'infanterie : amputé du bras droit, ayant été blessé d'un éclat d'obus au bras le 7 septembre 1914, alors qu'il était à sa place de bataille. Bon sujet, a eu une belle attitude au cours des combats livrés aux environs d'un village. Soldat BELAIRE, 108^e d'infanterie : a été blessé le 30 octobre 1914 dans la tranchée : bon soldat animé d'un bon esprit, a toujours fait preuve, dans les circonstances difficiles, d'entrain, de bonne humeur et de mépris du danger. A été amputé du bras droit. Soldat FAYE, 108^e d'infanterie : a été blessé, le 9 septembre 1914, dans un combat où il s'est parfaitement bien conduit. A été amputé de la cuisse gauche. Soldat DEVAIN, 108^e d'infanterie : bon soldat, blessé le 30 octobre 1914. A été amputé du bras gauche. Soldat HELITAS, 108^e d'infanterie : bon soldat, blessé le 21 septembre 1914. A subi la perte de l'œil droit. Soldat BARQUET, 108^e d'infanterie : bon soldat, blessé le 31 août 1914. A perdu l'œil droit. Soldat PELLETIER, 108^e d'infanterie : bon soldat, blessé le 2 septembre 1914. A été amputé du bras droit. Soldat PIGEROULET, 108^e d'infanterie : bon soldat. Blessé le 20 décembre 1914. A été amputé du bras gauche. Soldat CHAMPALOU, 108^e d'infanterie : bon soldat. Blessé le 26 septembre 1914. A été amputé de la jambe gauche. Soldat MAITRE, 108^e d'infanterie : bon soldat. Blessé le 21 septembre 1914. A été amputé de l'avant-bras droit. Soldat MERCIER, 108^e d'infanterie : bon soldat. Blessé le 1^{er} novembre 1914. A été amputé. Soldat MOLINOIS, 108^e d'infanterie : bon soldat. Blessé le 24 septembre 1914. A été amputé de la jambe droite. Soldat RAFFIER, 108^e d'infanterie : bon soldat. Blessé le 26 septembre 1914. A été amputé de la jambe droite. Soldat REJAUD, 108^e d'infanterie : bon soldat, blessé le 31 août 1914, a été amputé de la jambe droite. Soldat CHEZEAUD, 108^e d'infanterie : bon soldat, blessé le 26 septembre 1914, a été amputé. Soldat CHASSAT, 108^e d'infanterie : très bon soldat, s'est très bien conduit au feu ; a subi l'amputation de la jambe gauche. Soldat PIALLOUX, 108^e d'infanterie : très bon soldat, s'est très bien conduit au feu ; blessé le 9 septembre 1914, a subi l'amputation de la jambe droite. Soldat ROUX, 108^e d'infanterie : très bon soldat, s'est très bien conduit au feu ; blessé le 3 septembre 1914, a été amputé de la jambe gauche. Soldat DELACOUTURIER, 20^e section de S. E. M. : a pris part à toutes les opérations depuis le débarquement du C. E. O., a toujours fait preuve, même sous le feu le plus violent, de sang-froid, de dévouement et d'énergie. Blessé dans la tranchée, a fait preuve d'un grand courage. (Croix de guerre.) Sergeant TAVERNIÉ, 176^e d'infanterie : blessé au visage au combat du 21 juin, a continué à donner à sa section l'exemple du plus grand sang-froid et ne s'est laisse évacuer que sur l'ordre d'un officier. (Croix de guerre.) Caporal LARRIEU, 176^e d'infanterie : après deux patrouilles périlleuses aux abords des

sapeur mineur COURAUD, 6^e génie : blessé en travaillant à l'organisation des tranchées de première ligne, le 1^{er} décembre 1914, excellente conduite. A perdu l'œil droit. Canonnier LARAMÉE, 21^e d'artillerie : s'est très bien comporté depuis le début de la campagne. Grièvement blessé d'un éclat d'obus le 6 septembre 1914, a fait preuve de beaucoup de courage et d'abnégation. A été amputé du pied droit. Sous-brigadier des douanes HOCHET : très bon sous-officier qui a été grièvement blessé au combat du 4 octobre 1914 et a subi l'amputation de la cuisse gauche. Précédent des douanes FAVRE, soldat au bataillon 6 bis : très bon agent des douanes. A été brillant sous-officier d'une énergie et d'une audace à toute épreuve. Blessé deux fois sur le front français ; s'est distingué en toutes circonstances, depuis le début de l'expédition. A, le 4 juin, brillamment entraîné sa section jusqu'à la première tranchée turque, sous un feu très violent, et son capitaine ayant été blessé, a pris le commandement de la ligne. Grièvement blessé à son tour, a continué à exercer son commandement jusqu'à épuisement de ses forces. (Croix de guerre.) Soldat ROZIER, 176^e d'infanterie : au cours d'un mouvement de sa compagnie en terrain découvert et sous un feu intense de l'ennemi, ayant vu son caporal blessé tomber à quelques pas de lui, est allé le relever et a été blessé au bras à ce moment ; pause à l'hôpital de campagne, est revenu le soir même apporter la soupe à ses camarades dans les tranchées de première ligne. A avait déjà été blessé quelques mois auparavant. (Croix de guerre.) Adjudant VACHER, 175^e d'infanterie : depuis le début de l'expédition, s'est toujours distingué par sa ténacité, son courage et son énergie. Blessé deux fois, les 8 et 31 mai, a conservé le commandement de sa section. (Croix de guerre.) Soldat BOULLEZ, 176^e d'infanterie : ayant été blessé dans la tranchée de départ, s'est porté en avant au signal de l'assaut le 21 juin et a été blessé une deuxième fois. (Croix de guerre.) Adjudant TABEAU, 6^e colonial mixte : très courageux, volontaire pour toutes les missions périlleuses. A été blessé le 21 juin en combatant bravement. (Croix de guerre.) Sergeant EL HAICK, 1^{er} de marche d'Afrique : a entraîné très bravement sa demi-section à l'attaque d'une tranchée turque, sous un feu extrêmement violent de mousqueterie et de mitrailleuses. Blessé à deux reprises près du parapet ennemi, s'est maintenu avec quelques hommes sur sa position pendant plus de 18 heures. (Croix de guerre.) Adjudant SEMENT, 1^{er} de marche d'Afrique : a bravement entraîné ses hommes à l'assaut d'un élément de tranchée où les Turcs avaient pu prendre pied, les en a chassés et a été grièvement blessé à la tête au moment où, après avoir assuré sa position, il reliait la gauche de sa fraction aux éléments de droite du régiment voisin. (Croix de guerre.) Sergeant DIDIER, 6^e colonial mixte : blessé deux fois au premier assaut du 21 juin est resté à sa place dans le rang ; a pris part au 2^{er} assaut au cours duquel il a reçu deux nouvelles blessures. N'a quitté la ligne de feu que le lendemain lorsque sa compagnie a été relevée. (Croix de guerre.) Soldat FOLCO, 1^{er} colonial mixte : vieux soldat ayant de nombreuses campagnes. A toujours fait preuve depuis son arrivée au corps expéditionnaire de courage, de sang-froid et de dévouement. Toujours prêt pour les missions périlleuses. Blessé deux fois le 22 juin. (Croix de guerre.) Sergeant CASTELLANI, 6^e colonial mixte : blessé grièvement de trois balles en cherchant sous un feu intense à emporter son chef de corps blessé. (Croix de guerre.) Tirailleur ARNOU FAROU, 6^e colonial mixte : admirable exemple de courage et d'entrain ; grièvement blessé au combat du 21 juin en se portant bravement en avant. (Croix de guerre.) Sergeant VIGUIER, 8^e colonial mixte : exemple de bravoure et de sang-froid. S'est particulièrement distingué le 21 juin, où, sous un feu violent, il s'est porté en terrain découvert dans la tranchée qui venait d'être prise ; y a fait mettre des pièces en batterie de façon judicieuse et a ainsi permis d'arrêter une contre-attaque ennemie. (Croix de guerre.) Soldat FRANÇOIS, 20^e section de S. E. M. : au feu des logis BRIATTE, artillerie d'une division : blessé au pied, par éclat d'obus, le 1^{er} septembre 1914, à la tête, le 24 mai 1915, et à la cuisse, à l'attaque du 4 juin, a persisté, malgré une importante perte de sang, à rester au milieu de ses canonniers pour les encourager et diriger le service de sa pièce ; n'a consenti à se faire panser que sur l'ordre formel de son lieutenant, donnant ainsi le plus bel exemple de courage et d'endurance au personnel de sa batterie. Croix de guerre. (Pour prendre rang du 7 juin 1915.) Maréchal des logis MOMEUX, 17^e d'artillerie : très bon chef de section, d'un courage et d'un dévouement remarquables. A été cité à l'ordre de l'armée. (Croix de guerre.)

(suite p. 201)

bois. Bon soldat, s'est toujours bien tenu au feu. Soldat RAYNAUD, 108^e d'infanterie : amputé de la jambe gauche. Blessé le 30 septembre 1914 dans la tranchée de première ligne; bon soldat, a donné toute satisfaction à ses chefs au cours de la campagne. Sergeant CHEVET, 108^e d'infanterie : a été blessé dans la tranchée de première ligne. Bon sous-officier, belle conduite au feu. A été amputé de la main gauche. Soldat LACOMBE, 108^e d'infanterie : amputé du bras gauche. Blessé le 7 septembre 1914. Était à son poste de combat et remplissait les fonctions de tireur. A eu le bras gauche fracassé par un éclat d'obus. Excellent sujet. A eu une brillante conduite au feu. Soldat INCONNU, 108^e d'infanterie : blessé d'un éclat d'obus, le 30 septembre 1914, au moment où la compagnie à laquelle il appartenait attaquait un bois occupé par l'ennemi. Bon soldat, qui a toujours fait preuve de courage au cours de la campagne. A été amputé de la cuisse gauche. Soldat GARDET, 108^e d'infanterie : amputé du bras droit, ayant été blessé d'un éclat d'obus au bras le 7 septembre 1914, alors qu'il était à sa place de bataille. Bon sujet, a eu une belle attitude au cours des combats livrés aux environs d'un village. Soldat BELAIRE, 108^e d'infanterie : a été blessé le 30 octobre 1914 dans la tranchée : bon soldat animé d'un bon esprit, a toujours fait preuve, dans les circonstances difficiles, d'entrain, de bonne humeur et de mépris du danger. A été amputé du bras droit. Soldat FAYE, 108^e d'infanterie : a été blessé, le 9 septembre 1914, dans un combat où il s'est parfaitement bien conduit. A été amputé de la cuisse gauche. Soldat DEVAIN, 108^e d'infanterie : bon soldat, blessé le 30 octobre 1914. A été amputé du bras gauche. Soldat HELITAS, 108^e d'infanterie : bon soldat, blessé le 21 septembre 1914. A subi la perte de l'œil droit. Soldat BARQUET, 108^e d'infanterie : bon soldat, blessé le 31 août 1914. A perdu l'œil droit. Soldat PELLETIER, 108^e d'infanterie : bon soldat, blessé le 2 septembre 1914. A été amputé du bras droit. Soldat PIGEROULET, 108^e d'infanterie : bon soldat. Blessé le 20 décembre 1914. A été amputé du bras gauche. Soldat CHAMPALOU, 108^e d'infanterie : bon soldat. Blessé le 26 septembre 1914. A été amputé de la jambe gauche. Soldat MAITRE, 108^e d'infanterie : bon soldat. Blessé le 21 septembre 1914. A été amputé de l'avant-bras droit. Soldat MERCIER, 108^e d'infanterie : bon soldat. Blessé le 1^{er} novembre 1914. A été amputé. Soldat MOLINOIS, 108^e d'infanterie : bon soldat. Blessé le 24 septembre 1914. A été amputé de la jambe droite. Soldat RAFFIER, 108^e d'infanterie : bon soldat. Blessé le 26 septembre 1914. A été amputé de la jambe droite. Soldat REJAUD, 108^e d'infanterie : bon soldat, blessé le 31 août 1914, a été amputé de la jambe droite. Soldat CHEZEAUD, 108^e d'infanterie : bon soldat, blessé le 26 septembre 1914, a été amputé. Soldat CHASSAT, 108^e d'infanterie : très bon soldat, s'est très bien conduit au feu ; a subi l'amputation de la jambe gauche. Soldat PIALLOUX, 108^e d'infanterie : très bon soldat, s'est très bien conduit au feu ; blessé le 9 septembre 1914, a subi l'amputation de la jambe droite. Soldat ROUX, 108^e d'infanterie : très bon soldat, s'est très bien conduit au feu ; blessé le 3 septembre 1914, a été amputé de la jambe gauche. Soldat DELACOUTURIER, 20^e section de S. E. M. : a pris part à toutes les opérations depuis le débarquement du C. E. O., a toujours fait preuve, même sous le feu le plus violent, de sang-froid, de dévouement et d'énergie. Blessé dans la tranchée, a fait preuve d'un grand courage. (Croix de guerre.) Sergeant TAVERNIÉ, 176^e d'infanterie : blessé au visage au combat du 21 juin, a continué à donner à sa section l'exemple du plus grand sang-froid et ne s'est laisse évacuer que sur l'ordre d'un officier. (Croix de guerre.) Caporal LARRIEU, 176^e d'infanterie : après deux patrouilles périlleuses aux abords des

tranchées turques, a été grièvement blessé au combat du 21 juin pendant qu'il observait l'ennemi et malgré ses souffrances, trouvait encore la force de reconforter par ses paroles un autre blessé couché près de lui. (Croix de guerre.)

Soldat LECRESSEVEUR, 176^e d'infanterie : travaillant dans une sape exposée à un feu violent d'artillerie qui venait de tuer deux autres sapeurs, a eu le bras emporté par un obus et a dit à son lieutenant-colonel en se rendant au poste de secours : « Je mourrai avant d'arriver, mais on a fait ce qu'on a pu ». (Croix de guerre.)

Soldat LEGRAS, 176^e d'infanterie : très bon agent des douanes. A été brillant sous-officier d'une énergie et d'une audace à toute épreuve. Blessé deux fois sur le front français ; s'est distingué en toutes circonstances, depuis le début de l'expédition. A, le 4 juin, brillamment entraîné sa section jusqu'à la première tranchée turque, sous un feu très violent, et son capitaine ayant été blessé, a pris le commandement de la ligne. Grièvement blessé à son tour, a continué à exercer son commandement jusqu'à épuisement de ses forces. (Croix de guerre.)

Soldat REVEL, 175^e d'infanterie : très énergique et extrêmement dévoué à toute épreuve. Blessé deux fois sur le front français ; s'est distingué en toutes circonstances, depuis le début de l'expédition. A, le 4 juin, brillamment entraîné sa section jusqu'à la première tranchée turque, sous un feu très violent, et son capitaine ayant été blessé, a pris le commandement de la ligne. Grièvement blessé à son tour, a continué à exercer son commandement jusqu'à épuisement de ses forces. (Croix de guerre.)

Soldat ROZIER, 176^e d'infanterie : au cours d'un mouvement de sa compagnie en terrain découvert et sous un feu intense de l'ennemi, ayant vu son caporal blessé tomber à quelques pas de lui, est allé le relever et a été blessé au bras à ce moment ; pause à l'hôpital de campagne, est revenu le soir même apporter la soupe à ses camarades dans les tranchées de première ligne. A avait déjà été blessé quelques mois auparavant. (Croix de guerre.)

Soldat ROZIER, 176^e d'infanterie : au cours d'un mouvement de sa compagnie en terrain découvert et sous un feu intense de l'ennemi, ayant vu son caporal blessé tomber à quelques pas de lui, est allé le relever et a été blessé au bras à ce moment ; pause à l'hôpital de campagne, est revenu le soir même apporter la soupe à ses camarades dans les tranchées de première ligne. A avait déjà été blessé quelques mois auparavant. (Croix de guerre.)

Soldat ROZIER, 176^e d'infanterie : au cours d'un mouvement de sa compagnie en terrain découvert et sous un feu intense de l'ennemi, ayant vu son caporal blessé tomber à quelques pas de lui, est allé le relever et a été blessé au bras à ce moment ; pause à l'hôpital de campagne, est revenu le soir même apporter la soupe à ses camarades dans les tranchées de première ligne. A avait déjà été blessé quelques mois auparavant. (Croix de guerre.)

Soldat ROZIER, 176^e d'infanterie : au cours d'un mouvement de sa compagnie en terrain découvert et sous un feu intense de l'ennemi, ayant vu son caporal blessé tomber à quelques pas de lui, est allé le relever et a été blessé au bras à ce moment ; pause à l'hôpital de campagne, est revenu le soir même apporter la soupe à ses camarades dans les tranchées de première ligne. A avait déjà été blessé quelques mois auparavant. (Croix de guerre.)

Soldat ROZIER, 176^e d'infanterie : au cours d'un mouvement de sa compagnie en terrain découvert et sous un feu intense de l'ennemi, ayant vu son caporal blessé tomber à quelques pas de lui, est allé le relever et a été blessé au bras à ce moment ; pause à l'hôpital de campagne, est revenu le soir même apporter la soupe à ses camarades dans les tranchées de première ligne. A avait déjà été blessé quelques mois auparavant. (Croix de guerre.)

Soldat ROZIER, 176^e d'infanterie : au cours d'un mouvement de sa compagnie en terrain découvert et sous un feu intense de l'ennemi, ayant vu son caporal blessé tomber à quelques pas de lui, est allé le relever et a été blessé au bras à ce moment ; pause à l'hôpital de campagne, est revenu le soir même apporter la soupe à ses camarades dans les tranchées de première ligne. A avait déjà été blessé quelques mois auparavant. (Croix de guerre.)

Soldat ROZIER, 176^e d'infanterie : au cours d'un mouvement de sa compagnie en terrain découvert et sous un feu intense de l'ennemi, ayant vu son caporal blessé tomber à quelques pas de lui, est allé le relever et a été blessé au bras à ce moment ; pause à l'hôpital de campagne, est revenu le soir même apporter la soupe à ses camarades dans les tranchées de première ligne. A avait déjà été blessé quelques mois auparavant. (Croix de guerre.)

Soldat ROZIER, 176^e d'infanterie : au cours d'un mouvement de sa compagnie en terrain découvert et sous un feu intense de l'ennemi, ayant vu son caporal blessé tomber à quelques pas de lui, est allé le relever et a été blessé au bras à ce moment ; pause à l'hôpital de campagne, est revenu le soir même apporter la soupe à ses camarades dans les tranchées de première ligne. A avait déjà été blessé quelques mois auparavant. (Croix de guerre.)

Soldat ROZIER, 176^e d'infanterie : au cours d'un mouvement de sa compagnie en terrain découvert et sous un feu intense de l'ennemi, ayant vu son caporal blessé tomber à quelques pas de lui, est allé le relever et a été blessé au bras à ce moment ; pause à l'hôpital de campagne, est revenu le soir même apporter la soupe à ses camarades dans les tranchées de première ligne. A avait déjà été blessé quelques mois auparavant. (Croix de guerre.)

Soldat ROZIER, 176^e d'infanterie : au cours d'un mouvement de sa compagnie en terrain découvert et sous un feu intense de l'ennemi, ayant vu son caporal blessé tomber à quelques pas de lui, est allé le relever et a été blessé au bras à ce moment ; pause à l'hôpital de campagne, est revenu le soir même apporter la soupe à ses camarades dans les tranchées de première ligne. A avait déjà été blessé quelques mois auparavant. (Croix de guerre.)

Soldat ROZIER, 176^e d'infanterie : au cours d'un mouvement de sa compagnie en terrain découvert et sous un feu intense de l'ennemi, ayant vu son caporal blessé tomber à quelques pas de lui, est allé le relever et a été blessé au bras à ce moment ; pause à l'hôpital de campagne, est revenu le soir même apporter la soupe à ses camarades dans les tranchées de première ligne. A avait déjà été blessé quelques mois auparavant. (Croix de guerre.)

Soldat ROZIER, 176^e d'infanterie : au cours d'un mouvement de sa compagnie en terrain découvert et sous un feu intense de l'ennemi, ayant vu son caporal blessé tomber à quelques pas de lui, est allé le relever et a été blessé au bras à ce moment ; pause à l'hôpital de campagne, est revenu le soir même apporter la soupe à ses camarades dans les tranchées de première ligne. A avait déjà été blessé quelques mois auparavant. (Croix de guerre.)

(suite p. 201)

bois. Bon soldat, s'est toujours bien conduit au feu. Soldat RAYNAUD, 108^e d'infanterie : amputé de la jambe gauche. Blessé le 30 septembre 1914 dans la tranchée de première ligne; bon soldat, a donné toute satisfaction à

Sergent-major GOBERT, 62^e d'infanterie : a fait toute la campagne et s'est distingué en toutes circonstances par son zèle et son dévouement. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef GÉRARD, 5^e de marche de tirailleurs : excellent sous-officier qui, depuis son arrivée au front, sert avec le plus grand zèle et le plus complet dévouement. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef LELONG, 243^e d'infanterie : excellent sous-officier sous tous les rapports ; a fait preuve, depuis le début de la campagne, d'un dévouement et d'une énergie remarquables. Très consciencieux. Précieux auxiliaire pour son chef de service.

Adjudant-chef MARIBAU, 9^e tirailleurs de marche : excellent adjudant-chef qui s'est fait remarquer en toutes circonstances par son énergie et sa bravoure. (Croix de guerre.)

Adjudant ALLANIOUX, 62^e d'infanterie : très bon sous-officier engagé ayant seize ans de services. Blessé le 18 septembre 1914, revenu au front sur sa demande aussitôt guéri. (Croix de guerre.)

Adjudant VOGEL, 98^e rég. d'infanterie : sous-officier très vigoureux et énergique. A commandé une section depuis le début de la campagne jusqu'au 23 août 1914 avec autorité et énergie. Blessé le 28 août 1914 très grièvement, revenu sur le front sur ses instances, le 11 janvier 1915, a continué à commander sa section dans la tranchée. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef JOUFFRAY, 99^e d'infanterie : sous-officier très vigoureux, rendant les meilleurs services dans sa compagnie. Blessé le 25 septembre 1914, est revenu au front à peine guéri et s'y est fait remarquer par son entrain et son ardeur. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef JARCIN, 310^e d'infanterie : excellent sous-officier, calme et froid donnant le bon exemple et doué de beaucoup d'aptitude au commandement. Blessé dans les tranchées, le 12 janvier 1915, a rejoint le corps le 4 juin 1915. Intelligent, dévoué et très courageux. (Croix de guerre.)

Adjudant BEUQUE, 38^e d'infanterie : venu de la garde républicaine sur sa demande. Depuis son arrivée, a toujours servi avec zèle et conscience, donnant à ses hommes l'exemple de l'endurance aux plus dures fatigues ; dans plusieurs occasions a fait preuve d'un grand sang-froid. Sous-officier très méritant. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef FLAMANT, 361^e d'infanterie : est au régiment depuis le début de la campagne. A fait preuve d'activité, de zèle et de dévouement, a conduit sa section au feu avec entrain. Blessé le 24 septembre 1914, a rejoint le corps aussitôt guéri, le 20 novembre 1914. Sous-officier méritant. (Croix de guerre.)

Chef armurier LEDEY, 64^e d'infanterie : a mis l'armement du régiment sur un bon pied par son labeur incessant et dévoué. Homme de devoir, absolument sûr, très méritant. A fait toute la campagne.

Adjudant THEBAULT, 410^e d'infanterie : nombreuses annuités. Très bon adjudant plein de zèle et d'expérience.

Adjudant DARET, 405^e d'infanterie : excellent sous-officier, dévoué et énergique, qui a très bien commandé sa section en toutes circonstances. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef VENRIES, 139^e d'infanterie : sous-officier très méritant, présent au front depuis le début de la campagne. S'est fait remarquer par son courage et son sang-froid dans tous les combats. Blessé légèrement, a continué à commander sa section dans la tranchée. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef SUSINI, 233^e d'infanterie : depuis dix mois, est adjoint à l'officier d'approvisionnement. Très énergique, très brave, intelligent et avisé. A fait du train régimentaire une unité parfaitement tenue.

Adjudant LAUNAY, 116^e d'infanterie : serviteur hors ligne, successivement comme sergent-major, puis comme adjudant à la compagnie de mitrailleuses. A eu une conduite remarquable le 26 août 1914. Blessé gravement le 8 septembre 1914. Sous-officier d'élite. (Croix de guerre.)

Sergent LAMY, 72^e territorial d'infanterie : a fait la campagne de 1870. Engagé pour la durée de la guerre. Serviteur des plus exemplaires à tous les points de vue ; intelligent, encore très actif bien qu'âgé de soixante et un ans et demi. D'une attitude, d'un zèle et d'un dévouement au-dessus de tout éloge. (Croix de guerre.)

Adjudant GUÉRIN, 414^e d'infanterie : nom-

breuses annuités et campagnes antérieures. A demandé à être affecté à un régiment actif où il donne toute satisfaction. A été blessé. (Croix de guerre.)

Caporal FILY, 18^e d'infanterie territoriale : Alsacien - Lorrain, excellent sujet à tous égards, très discipliné, courageux, toujours prêt pour les patrouilles dangereuses. Est depuis dix mois sur le front. A eu une très belle attitude au feu. (Croix de guerre.)

Adjudant MOUTY, 403^e d'infanterie : vieux serviteur ayant de nombreuses campagnes coloniales (seize). A été blessé le 1^{er} septembre 1914 de trois éclats d'obus. Excellent chef de section, vigoureux, énergique. (Croix de guerre.)

Sergent FILLETON, 140^e d'infanterie : dégagé de toute obligation militaire, a donné un bel exemple de patriotisme en s'engageant à 54 ans pour la durée de la guerre, alors qu'il avait déjà son fils sous les drapeaux. Sert avec beaucoup de zèle et d'entrain. (Croix de guerre.)

Sergent CHAMAREL, 103^e territorial d'infanterie : 15 ans de service actif, 11 campagnes, dont 4 de guerre, Tunisie, corps expéditionnaire de Chine, Cochinchine, Madagascar. Excellent sous-officier, très bonne conduite, mobilisé depuis le 7 août 1914. (Croix de guerre.)

Adjudant BOUDET, 250^e d'infanterie : non mobilisable comme agent des postes, a obtenu d'être envoyé sur le front. Depuis son arrivée, a servi avec le plus grand dévouement, donnant l'exemple du zèle et de l'exactitude et faisant preuve dans toutes les circonstances de courage et de sang-froid. Très méritant. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef DERNY, 361^e d'infanterie : affecté à la mobilisation à un régiment territorial, a demandé à servir dans un régiment actif. A fait preuve du plus grand zèle dans ses fonctions de chef de section, puis d'adjoint au chef de bataillon. (Croix de guerre.)

Adjudant LELORE, 64^e d'infanterie : est passé volontairement des douanes au régiment, le 19 octobre 1914. Blessé une première fois, ne s'est pas laissé évacuer. Atteint le 28 décembre 1914, par l'explosion d'un obus, est revenu au front avant guérison complète. Sous-officier modèle, homme de devoir, de courage modeste, cherchant toutes les occasions de marcher. (Croix de guerre.)

Adjudant POULAIN, 22^e territorial d'infanterie : a fait la campagne depuis le début, a toujours commandé sa section qu'il a maintenue sous un feu des plus violents. Vigoureux, énergique, est très pénétré de ses devoirs. (Croix de guerre.)

Adjudant VUILLAME, 407^e d'infanterie : ancien sous-officier de carrière. Maintenu au dépôt au début de la campagne, a demandé à venir sur le front. Fait preuve de la plus grande énergie dans ses fonctions de chef de section. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef GUILLEMIN, 140^e d'infanterie : beaux états de services. Nombreuses campagnes. A fait preuve en toutes circonstances depuis le début de la campagne d'énergie et d'entrain. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef LEROY, 233^e d'infanterie : a de beaux services de guerre. Belle attitude au feu. Conduit très bien sa troupe. (Croix de guerre.)

Sergent DANIEL, 64^e d'infanterie : sous-officier vigoureux, énergique, d'une très grande bravoure, qui entraîne les hommes autour de lui.

Sergent-major JOURDAIN, 65^e d'infanterie : sous-officier très brillant au feu. Beaux services de guerre. Très énergique, s'est fait remarquer par sa vigueur, le 29 octobre et le 31 décembre 1914. (Croix de guerre.)

Adjudant BIROT, 137^e d'infanterie : sous-officier d'un dévouement complet et de tous les instants, aussi modeste que dévoué. A fait preuve en toutes circonstances d'une bravoure remarquable et d'un mépris absolu du danger. Entraîneur d'hommes des plus énergiques. Particulièrement méritant. (Croix de guerre.)

Sergent CORNET, 105^e d'infanterie : sous-officier retraité, ayant beaucoup d'autorité sur ses hommes. A toujours montré une grande fermeté dans les différents combats. Très méritant. (Croix de guerre.)

Tambour-major DARCI, 93^e d'infanterie : vieux serviteur, consciencieux et dévoué. A rendu, depuis le début de la campagne, tous les services que comporte sa fonction, payant largement de sa personne en toute occasion. (Croix de guerre.)

Sergent-major HOTTIER, 154^e d'infanterie : sous-officier brave et énergique, s'est brillamment comporté dans toutes les affaires auxquelles le régiment a participé. Blessé grièvement le 6 septembre 1914. (Croix de guerre.)

Adjudant HUMBERT, 94^e d'infanterie : sous-officier très ancien et très méritant, a rendu les plus grands services au régiment depuis le début de la campagne. Infatigable, énergique, payant de sa personne et ne reculant devant rien. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef COLLIN, 151^e d'infanterie : excellent sous-officier, ancien de service, qui, depuis le début de la campagne, s'est bien comporté dans tous les engagements auxquels il a pris part. (Croix de guerre.)

Adjudant MALAISSE, 155^e d'infanterie : remplit depuis le début de la campagne les fonctions d'adjoint à l'officier d'approvisionnement avec le plus grand zèle et un entier dévouement.

Adjudant-chef MARCHETTI, 55^e d'infanterie : nombreuses annuités, très bon serviteur, modeste, dévoué, apportant le plus grand zèle dans ses fonctions d'adjoint à l'officier d'approvisionnement.

Adjudant DÉSIRÉ, maître d'armes, 76^e d'infanterie : excellent sous-officier, modeste et dévoué. Très brillant maître d'armes. A demandé à partir avec le régiment à la mobilisation, alors qu'il était désigné comme vauvemestre du dépôt. Adjoint à l'officier d'approvisionnement depuis le début de la campagne, a fait en toutes circonstances preuve d'énergie, d'initiative et de sang-froid. S'est montré d'une bravoure à toute épreuve toutes les fois qu'il a fallu ravitailler le régiment dans des circonstances difficiles ou critiques. (Croix de guerre.)

Sous-chef de musique BARRAL, 89^e d'infanterie : a pris part à toutes les opérations depuis le début de la campagne, sans un jour d'indisponibilité. A fait preuve, en toutes circonstances, du plus grand dévouement dans son service spécial. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef REVILLE, 150^e d'infanterie : excellent sous-officier, énergique et brave, ayant beaucoup d'action et d'autorité sur ses hommes. Sur le front depuis le 14 octobre 1914, ne cesse de se signaler par sa belle conduite au feu. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef BÉAGUE, 154^e d'infanterie : s'est distingué, depuis le début de la campagne, par ses qualités de bravoure et d'énergie. Blessé une première fois, le 2 septembre 1914, ne s'est pas fait évacuer. Blessé successivement le 23 septembre 1914, les 7 mars et 13 mai 1915. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef ROMANENS, 112^e d'infanterie : excellent sous-officier, adjoint à l'officier d'approvisionnement, très zélé, très consciencieux. Auxiliaire très précieux pour son chef de service. Très méritant.

Adjudant-chef THOMAS, 258^e d'infanterie : excellent sous-officier, très bon chef de section, remplit les fonctions d'adjoint au chef de bataillon. Zélé et dévoué. (Croix de guerre.)

Sergent-major MOREAU, tambour-major, 151^e d'infanterie : très bon sous-officier, s'occupe avec beaucoup de zèle de la batterie du régiment dont il obtient d'excellents résultats. S'occupe en ce moment, avec beaucoup d'ardeur, de la réorganisation de la batterie qui avait été disloquée entièrement par les pertes subies depuis le début de la campagne. (Croix de guerre.)

Adjudant MIENS, tambour-major au 161^e d'infanterie : sous-officier dévoué. S'occupe avec zèle de ses fonctions spéciales. A toujours cherché à se rendre utile dans l'organisation des postes de secours. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef GEY, 82^e d'infanterie : est sur le front depuis le début de la guerre. Ancien et bon sous-officier, commande sa section avec vigueur. (Croix de guerre.)

Adjudant CHIARASINI, 4^e d'infanterie : venu de la légion sur sa demande. Cité à l'ordre du 2^e étranger. Remarquable par sa bravoure et son sang-froid. Grande autorité sur ses hommes. (Croix de guerre.)

Adjudant VINCENT, 331^e d'infanterie : excellent chef de section, au front depuis le début de la campagne. Très vigoureux, très brave, très zélé et très énergique. (Croix de guerre.)

Le Gérant : G. CALMÉS.

Imprimerie 31, quai Voltaire, Paris 7^e.